

## Fezzân

(Phazania\*, Targa)

P. Troussel, J. Despois, Y. Gauthier, Ch. Gauthier et E.B.

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2083>

ISSN : 2262-7197

### Éditeur

Peeters Publishers

### Édition imprimée

Date de publication : 1 août 1997

Pagination : 2777-2817

ISBN : 2-85744-948-8

ISSN : 1015-7344

### Référence électronique

P. Troussel, J. Despois, Y. Gauthier, Ch. Gauthier et E.B., « Fezzân », in Gabriel Camps (dir.), *18 / Escargotière – Figuig*, Aix-en-Provence, Edisud (« Volumes », n° 18), 1997 [En ligne], mis en ligne le 24 février 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2083>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Fezzân

(Phazania\*, Targa)

P. Troussel, J. Despois, Y. Gauthier, Ch. Gauthier et E.B.

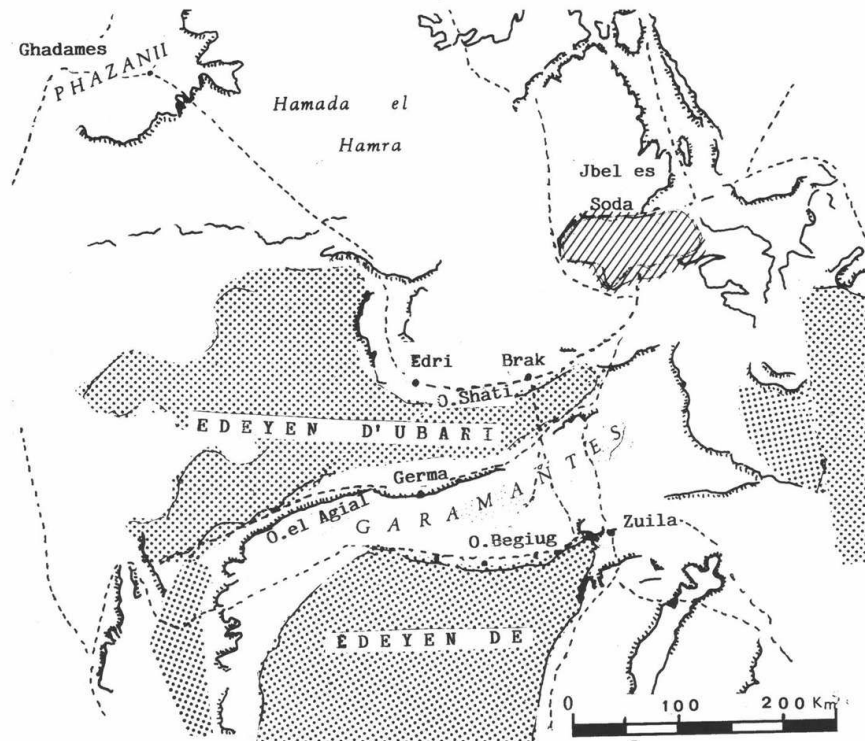
---

## Fezzân et Phazania (P. Troussel)

- 1 Bien que le nom actuel du Fezzân qui désigne une des trois régions de la Libye contemporaine tire son origine de celui de la *Phazania* antique, les deux toponymes ne s'appliquent pas en réalité à la même aire géographique et ce glissement spatial depuis l'Antiquité doit être attribué aux géographes arabes.
- 2 Pour Ibn Hawkal et pour Al Idrisi, par exemple, le *Fāzāz* (Fezzân) « où sont les villes de Djarma et de Tasawa », est bien à l'emplacement que nous lui connaissons sur les routes entre la Tripolitaine, l'Égypte et le *Bilad al Sudan* (Cuoq, 1975, p. 18, 72, 152-153). Mais au moment de leur pénétration au Sahara, pour les Arabes, le Fezzân s'appelait *Targa* du nom, en tamahak, de ce pays (de Foucauld, *Dictionnaire*, p. 204). Ils ont fait ensuite de ce mot une *nisba* pour désigner les gens originaires du Fezzân, c'est-à-dire les Touareg (Lethielleux, 1948, p. 57 ; Cuoq, p. 152, 332). On remarquera que le mot berbère *targa* signifie aussi : rigole, vallée, ce qui convient bien aux couloirs d'oasis – en particulier au ouadi el Agial – qui sont le cœur vivant du Fezzân.
- 3 En revanche, la plupart des spécialistes (Desanges, 1962 ; Daniels, 1970 ; Euzennat, 1978 ; Mattingly, 1995) s'accordent aujourd'hui pour conclure que la *Phazania* des Anciens – mentionnée en particulier par Pline l'A. avant sa relation de l'expédition de Cornélius Balbus contre les Garamantes\* (*H.N.* V, 35) – est à replacer en réalité au nord-ouest du Fezzân actuel, dans l'extrême sud tunisien et la zone de prédésert qui le jouxte de l'autre côté de la frontière tuniso-libyenne, au sud du Jebel Nefousa et à l'ouest d'une ligne Mizda-Ghériat (Mattingly 1995, p. 30). On peut noter aussi que Ptolémée (PV, 7, 10) cite les *Nubgenoi* du Nefzaoua à côté des *Phazanii*, ce qui suggère qu'au nord-ouest, les deux peuples voisinaient par leurs aires de parcours le long du Grand Erg.
- 4 Les trois centres cités par Pline (*Alele\**, *Cilliba* et *Cidamus\**) à propos du peuple phazanien – des Gétules soumis avant les Garamantes par les Romains – ayant été identifiés

respectivement avec les sites de Ras el Aïn Tlalet près de Tataouine (*Talalati*), Remada (*Tillibari*) près de Dehibat et Ghadamès (*Cidamus*) (Euzennat, 1978, p. 153), l'expédition en question étant par ailleurs partie de *Sabratha* sur la côte, on peut en déduire que la Phazanie était centrée sur une région de pré-désert contrôlant tout un faisceau d'itinéraires entre Ghadamès et la Petite Syrte.

La Phazanie, le pays garamante et les pistes sahariennes.



- 5 En ce qui concerne le *Mons Ater*, évoqué par Pline à partir de ces centres (*ab his*) – et donc d'une position moyenne définie par ceux-ci pour le territoire de la *Phazania* – il avait été identifié, à cause de sa synonymie, en arabe, avec le *Gebel es Sauda* ou encore, faute de mieux, avec la *Hamada el Homra*. Mais là encore l'apparente persistance des noms géographiques depuis l'antiquité pourrait être trompeuse : le *Gebel es Sauda* est situé en fait à plus de 500 km au sud-est de Ghadamès. Quant à la *Hamada el-Homra*, elle se présente comme un vaste plateau de couleur dominante beige ou fauve et sans ligne directrice de relief qui puisse répondre à la description d'un escarpement montagneux « réfléchissant les rayons du soleil » (*H.N. V, 36*). L'évident décalage vers le nord-ouest de la *Phazania* par rapport au Fezzân étant admis, on est conduit à se demander si le « mont noir » en question ne devrait pas, à son tour, être décalé dans la même direction : il pourrait n'être alors que le *Jebel Nefousa* et son prolongement en Tunisie à l'ouest du « golfe » de Nalout, entre Dehibat et Tataouine. A tout le moins, les plateaux basaltiques situés dans le secteur nord-est de la *Hamada el-Homra*, au sud d'une ligne *Garian-Tarhuna* pourraient-ils offrir, par leur couleur sombre, un équivalent possible du *Mons Ater* des Romains (Lefranc, 1986, p. 305).
- 6 Pour ce qui est du Fezzân actuel, il correspond bien à cette région d'oasis située beaucoup plus au sud et que le texte de Pline permet d'entrevoir bien au delà de ce mont et de

déserts qui lui font suite : *ultra eum deserta*. C'est là que, selon lui, se trouvait – entre autres villes – *Garama*\* (aujourd'hui Germa) “la très célèbre capitale des Garamantes”.

## Des couloirs d'oasis (P. Troussset et J. Despois)

- 7 Le Fezzân appartient à une vaste zone déprimée du Sahara central qui s'étend, encadrée de failles méridiennes, du Gebel es-Sauda et du bord sud de la Hammada el-Homra jusqu'aux monts de Toummo tendus entre les môles du Hoggar et du Tibesti. Cet immense fond de cuvette de quelque 400 000 km<sup>2</sup> (551 000 km<sup>2</sup> avec les reliefs environnant) est constitué presque partout de formations horizontales de grès ou de calcaire, apparaissant en plateaux découverts, allongés (*hamada*), ou disparaissant sous les accumulations dunaires du Quaternaire (*edeyen*\*, *ramla*).
- 8 Le climat est hyperaride (R. Capot-Rey, 1953, p. 66) ; la moyenne pluviométrique annuelle est de 5 à 12 mm, mais la cuvette est riche en eaux souterraines peu profondes. Aussi le Fezzân a pour centres vitaux plusieurs séries d'oasis groupées en trois alignements dans des “vallées” déterminées par des failles grossièrement orientées est-ouest. Ce sont, au nord l'alignement du ouadi Chati (Brak, Bergin, Idri), au centre celui du ouadi el-Agial (Sebha, Germa, Oubari), au sud, les alignements du ouadi Bergiug, du Hofra (Mourzouk, Traghen) et de Cherguyia (Zuila) prolongé l'est par la Marzoukia (Tmessa). La zone déprimée est encadrée par des plateaux de 400 à 600 m d'altitude : au nord la Hamada el-Homra, gar-gaf et Harudj, dont certaines sont recouvertes de coulées basaltiques noires (Gebel al-Soda, Harudj al-Aswad) ; vers le sud les altitudes s'élèvent vers le Gebel Ben Genema et l'énorme massif du Tibesti. A l'ouest, des grès primaires forment les reliefs de cuesta du Messak et du Tadrart. La cuvette Fezzânaise est elle-même coupée en deux par la Hamada de Mourzouk et le Serir al-Gattusa qui séparent l'*edeyen* (ou *ramla*) d'Oubari de celui de Mourzouk. La vie s'est réfugiée dans les couloirs d'oasis où on ne compte pas moins de 80 villages serrés de près par les grands ensembles dunaires. Ceux-ci ne sont pas entièrement dépourvus d'eau comme les hamada. On y trouve des pâturages secondaires et même comme dans les ouadi de véritables petits lacs, le plus souvent salés ou saumâtres, ceinturés de palmiers. Les petites communautés villageoises de la Daouada (*Edeyen* d'Oubari) vivent en grande partie de la pêche dans ces lacs de “vers” (*doud*) comestibles, en réalité des crustacés (*Artemia*), ressource inattendue dont une partie est vendue sur les marchés. Par l'abondance de l'eau à fleur de sol et le nombre des palmeraies aujourd'hui en déclin, le Fezzân était bien, au cœur du désert dans une situation unique.

Puits à échelle dans l'oued el-Agjal.



Photo Ruprechtsberger.

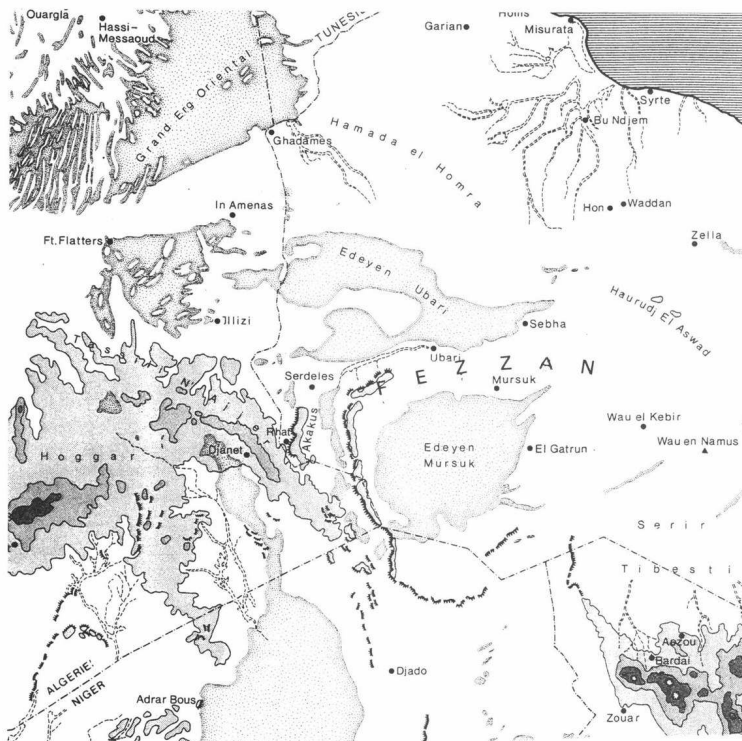
- 9 Les 65 000 Fezzânais sont essentiellement les cultivateurs des oasis ; ces populations fortement métissées ont, au cours des siècles, souvent été menacés et pillés par les pasteurs nomades : “Arabes” du sud de la Triolitaine qui descendent jusque dans le Chati ; Touareg Ajjer, les seuls de la région, sont chez eux à Ghat et à Ghadames et nomadisent dans la partie occidentale ; les Tebou, au sud, sont plus discrets, ces mélanodermes ne sont pas des négroïdes et se différencient aussi bien des Fezzânais des oasis, que des Touaregs ou des “Arabes”.

Un lac du Fezzân : la “Mère des Eaux”, entre l’oued el-Agial et le Shati.



Photo Rupechtberger.

Le Fezzân et les régions périphériques.



- 10 Grâce à la profonde échancrure des Syrtes, il se trouve – à quelque 600 km de la Tripolitaine et 1 200 du lac Tchad – sur la distance la plus courte entre la Méditerranée et le “Soudan”, définissant une sorte de couloir naturel de pénétration saharienne et de transit, le plus important historiquement après celui du Nil, en direction de l’Afrique

tropicale. Cette situation n'a cessé de marquer son histoire, de l'antiquité aux temps modernes, où, tour à tour, les centres du pouvoir et du commerce se déplacent d'une vallée à l'autre du Fezzân, de Germa dans l'antiquité classique et byzantine à la Hofra au Moyen Âge – et pour finir à Sebha de nos jours – ceci au gré des dominations successives (voir infra). Sous la domination turque du Pacha de Tripoli établie en 1842, le Fezzân perd peu à peu cette fonction de transit, les caravanes se détournant de Mourzouk au profit de Ghat et de Ghadamès. Cependant, grâce à ses oasis, il a offert ses premières facilités à l'exploration européenne au XIX<sup>e</sup> siècle : c'est par le Fezzân que Barth a réussi le premier voyage scientifique transsaharien au Soudan central. Après lui, Rohlfs, Duveyrier, Nachtigall y ont séjourné. C'est la partie la plus ouverte du Sahara : « le contraste avec le Tibesti (ou le Hoggar) ne saurait être plus complet » (Gautier, 1950, p. 182).

Costume fezzânais.



Par dessus la chemise, le Fezzânais revêt le h'awlî, longue bande de laine blanche de six mètres de longueur qui se termine par des franges.

Dessin de Lethielleux.

## Préhistoire et Art rupestre du Fezzân (E.B.)

### Les recherches préhistoriques

- 11 Mis à part l'art rupestre qui retint très tôt l'attention des explorateurs, la préhistoire du Fezzân resta longtemps méconnue. Les premiers travaux furent des récits de voyage ou des comptes rendus de mission qui donnaient une description sommaire d'un matériel récolté sans méthode, mais apportant tout de même une première contribution non négligeable à la connaissance des temps primitifs. Au retour de l'importante mission scientifique de l'Institut des Recherches sahariennes d'Alger au Fezzân, M. Dalloni et Th.

Monod publièrent le tome VI (*Géologie et Préhistoire*, 1948) de la série consacrée à cette mission. Ils signalaient de très nombreux gisements dans la région méridionale du Fezzân et au contact du Tibesti. Pour la première fois étaient décrits des “galets aménagés” à Sherda (Tibesti) tandis qu’était reconnu l’usage de l’obsidienne dans les temps néolithiques ; mais déjà dans ce volume, qui n’intéressait que la région méridionale du Fezzân, les auteurs consacraient de nombreuses pages à l’art rupestre.

- 12 Un ouvrage collectif, plus récent, fut publié par N. Petit-Maire en 1982 sur le Shati, vallée située en bordure nord de l’edeyen d’Ubari. Il étudie plus précisément les traces et les sédiments des lacs pléistocènes de la région. Lors de l’étude des formations paléolacustres, les chercheurs récoltèrent des industries lithiques qui appartiennent aux cultures du Paléolithique inférieur et moyen, de l’Atérien et surtout du Néolithique. Il fut reconnu que le matériel de débitage levallois était postérieur au maximum lacustre puisque on le trouve au pied des buttes découpées par l’érosion dans les dépôts coquiliers. Quant aux industries néolithiques, elles étaient localisées sur la bordure des dépôts récents datés de 5 000 BP.
- 13 Les seules fouilles régulières menées dans des gisements préhistoriques Fezzânais furent l’œuvre de chercheurs italiens. F. Mori étudia l’art rupestre de l’Akakûs et entreprit la fouille des sédiments d’Uan Muhuggiag dans le même massif. Il proposa, en 1965, une chronologie longue de l’art saharien dont certaines écoles (“Têtes rondes” et phase ancienne du grand art naturaliste) seraient, selon lui, d’âge paléolithique.
- 14 Une équipe italienne d’une dizaine de personnes, fouilla au cours de plusieurs mission sous la direction de B. Barich, les abris sous roche de l’oued Tin Torha, dans l’Akakûs. Un ouvrage important sur la Tadrart Akakûs et les gisements de T-in Torha insiste sur la période charnière qui vit les hommes changer de vie et connaître ce que nous appelons la néolithisation. Cette évolution se produisant, au Fezzân comme dans tout le Sahara central, très précocement. La céramique est la plus ancienne manifestation de ces changements culturels. Avec ceux du Hoggar (Amekni\*, Site Launay), de l’Air (Tagalagal) ou de l’Adrar Bous, les gisements de T-in Torha ont livré la plus ancienne céramique largement antérieure à 6500 av. J.-C. et même à 7000 (mesures 14 C non corrigées ; l’âge exact se situant quelques siècles plus tôt).

## L’Art rupestre (Y. et Ch. Gauthier)

- 15 L’art rupestre du Fezzân est concentré dans les massifs et plateaux qui constituent des entités géologiques géographiques bien caractérisées ; tels sont l’ensemble volcanique d’El Haroudj el Aswad et, plus au sud le Djebel Ben Gnema, le Messak Settafet et le Messac Mellet. Les hauts reliefs, riches en peintures (Akakûs, Tassili-n-Ajjer) sont cantonnés au sud-ouest.

### Historique des recherches

- 16 Heinrich Barth publie dès 1860 des relevés de gravures du wâdi Tilizaghen (Messak Settafet). Il faudra cependant attendre plusieurs décennies avant que des explorations méthodiques ne soient organisées. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le Fezzân septentrional, plus facilement accessible, est sillonné par les explorateurs et scientifiques. Les premières recherches sont menées sous l’impulsion d’équipes italiennes, dans les oueds Masaûda et Zigza (Cipriani 1933). Par la suite, Corti et Graziosi (1935, 1936) signaleront d’autres



stations entre Brak et Garyat. L'inventaire est étoffé par les découvertes de Papale (1934) au wâdi el-Had, Defa Masaûda et Umm el-Ghêr reprises par Graziosi (1942) dans sa synthèse des sites de la Hammadât el-Homra et d'autres sites du Fezzân. L'exploration sera reprise dans cette région au cours des années 1980 par Graziosi (1981) et Jelinek (1982) au wâdi Zreda, puis par Le Quellec à Gûr el-Lesât (1984), dans les oueds Tarut (1987), à ed-Debuât, au Djebel Lijêf, et Shormet el-Greibât (1989) puis au wâdi Hoddana (1993).

- 17 Au Fezzân central, les premières découvertes sont le fait de Zoli, à Maknusa en 1914 (Pauphilet, 1953) et de Caputo à Sidi Ali (Graziosi, 1942). Bien d'autres stations viendront enrichir les inventaires notamment celles de la vallée de l'Ajal au nord du Messak ou à proximité de Sebha.
- 18 Les gravures du Djebel Ben Ghnema sont signalées par Guarini en 1933, bien avant la monographie publiée par Ziegert en 1967. Peu auparavant, Paradisi (1964) publiait quelques gravures de l'Harûj el-Aswad, région qui sera revue par le même Ziegert.
- 19 Longtemps après Barth, Frobenius reprit sa trace sur le Messak, et entreprit de relever des gravures à In-Habeter et au wâdi Tilizaghen dont il ne publia que quelques documents (Frobenius, 1937). Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale que l'exploration de la région reprendra timidement : Frison Roche traverse le Messak ce qui lui permet de découvrir des stations au nord du plateau et en particulier celles des oueds Irahah Mellen et Issanghaten dont les parois sont par endroits couvertes de tfinaghs : une fois encore, de très rares documents rupestres seront portés à la connaissance du public (Frison-Roche 1965, Vacher 1981). Quelques inédits viendront s'ajouter à ce maigre inventaire à la suite de l'expédition de Diolé (1955), qui visite partiellement le Messak. Les années 1970 voient un regain d'intérêt pour l'art rupestre local (Mathendous, In Habeter, wâdi Tilizaghen) avec les travaux de Pesce (1967), Penel (Huard & Allard, 1971) et Graziosi (1970). Il faudra attendre 1977 pour que le cercle des recherches s'élargisse : après leur exploration du bas Tilizaghen, Berhoud et Jacquet (1978) parcourent le wâdi Tiksatine et le Bedis (Jacquet, 1988). La publication de ces nouvelles et originales compositions est sans doute à l'origine de la forte attraction qu'exerce le Messak sur les chercheurs qui les ont suivis. En premier lieu, on citera les inventaires assez complets de Jelinek (1984, 1985) et de Castiglioni & Negro (1986) sur Mathendous, In Habeter, et le cours inférieur des oueds Bedis, Tilizaghen et Ti-n-Iblal, précurseurs d'un travail plus systématique portant sur toute la région. Au congrès de Milan, en 1990, sont rapportées les premières découvertes importantes dans l'In-Elobu (Lutz, 1993), dans l'In-Hagalas et le Geddis (Van Albada, 1990, 1993). Ces auteurs vont mener simultanément une prospection dans l'ouest du M. Settafet, du Ti-n-Amoutin à l'Alamas (Lutz, 1995, van Albada, 1994), la zone est (oueds Sahal, Iser, Tekniwen et Adro) étant explorée dès 1990 par l'auteur de ces lignes (Gauthier, 1993). L'importance tant quantitative que qualitative de cette zone stimulera notre intérêt pour le prolongement naturel du M. Settafet, à savoir le Messak Mellet où rien n'avait été alors signalé : ainsi que nous l'avons rapporté en 1992 (colloque AARS, Pinerolo), la zone au sud du Ti-n-Amoutin est d'une richesse égale à ce qui a été mis au jour dans la partie septentrionale (ib. ; Gauthier-Le Quellec, 1993).

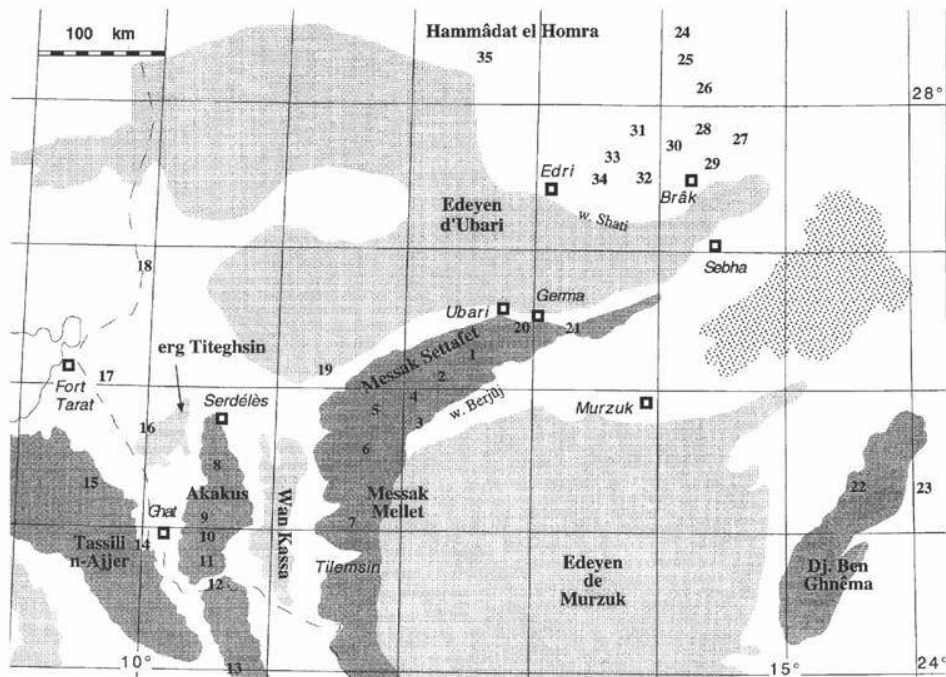
**Scène de traite.**

En arrière plan des récipients sont accrochés à des mâts sculptés. W. Tiksatin (Messak). H = 120 cm

**Coiffure typique des pasteurs de Wan Amil. W. Ekessi(Akakûs). H ~ 25 cm**

- 20 Signalé par Foureau, dès 1894, l'art pariétal des environs de Ghât sera étudié à partir de 1934 : gravures d'el-Barqat (Scarin), peintures d'In-Elegi (Scortecci, 1936) et figurations des oueds Arrekîn, Selfufet, ou Takiset (Foddi, 1937) qui seront publiées par Graziosi (1942). L'année 1955 marque le début d'une exploration plus méthodique de l'Akakûs avec les missions dirigées par Mori (1960, 1964, 1965, 1974). Ces travaux porteront sur le wâdi Teshuinat (Wan Melloul, In-Farden connus sous le nom de Wan Amil et In-Ehed dans la littérature, Wan Muhuggiag, Tagzelt, In-Tararit...), In-Eidi, Ti-n-Anneuïn, Wan Tabu, Ti-n-Lalan, Wâdi Ekki dont les fresques sont essentielles pour la reconstitution de l'histoire régionale. Plus à l'est, Rhotert et Kuper (1981) relèvent les représentations des oueds Tarhoscht et Ertan, de Tekaden Takharamat et les gravures du Djebel el-Ahmar. Depuis la fin des années quatre-vingt, de nouvelles missions italiennes (Barich, 1987) ont abouti à d'autres découvertes, partiellement publiées (Luppacciolu, 1987 et 1992). Parallèlement, quelques stations ont été signalées par divers chercheurs ou visiteurs tant dans l'Akakûs (Faleschini & al., 1993, Soz-zani 1990) que sur la marge est du Tassili (Pottier, 1995). Comme pour les autres régions, sauf pour le Dj. Ben Ghnema, Mathendous et les oueds

Zreda et Tarut, les publications restent parcellaires et une synthèse regroupant tous les sites fait encore défaut.



Ci contre : Localisation des principales stations rupestres du Fezzân. Carte de Y. Gauthier.

1. w. Sahal, Irahâr Mellen, Issanghâten ;
2. w. Tekniwen, Adro, Iser, Alamas ;
3. w. Tiksatîn, Mathendous, In-Habeter, el Aurer, In Galgien ;
4. w. In-Erahâr, w. Bedis, w. Aïnesnis, w. Takbarkabort ;
5. w. Tilizaghen, w. Ti-n-Iblal, w. In-Elobu, w. Ti-n-Amoutin ;
6. w. Imrâwen, w. Meseknan, w. Tilwa ;
7. w. Aramas, w. Tidûwa, w. Ti-n-Sharuma, w. In-Hagarin ;
8. Auis, Ti-n-Torha, Tehied Ta-n-Tiborarin et Tehied Ta-n-Adehun (w. Iyerdin), Sugdh, Addad ;
9. In Eidi, Ti-n-Lalan, Ti-n-Cheikh, Ti-n-Anneuin, Ti-n-Afegiaig ;
10. w. Teshuinat, In-Farden, Wan Amîl, Wan Muhuggiag, In Afouda, Tagzelt, Ti-n-Tararit, Wan Tabu, w. Ekessi, w. Ten Gheliga ;
11. w. Afar, Bobo, w. Afezegar, Anshal, Tanshalt, Imha ;
12. Takharkori, Arrekin, Selfufet, ou Takiset ;
13. w. Beridj, In-Djeran ;
14. w. Ekki, w. Ertan, Tekaden Takharamat ;
15. w. Tarhoscht ;
16. Ti-n-Terdaf ;
17. w. Aramat, Ahloum et Tabrakat ;
18. Ti-n-Abouka ;
19. Djebel el-Ahmar ;
20. w. Buzna, Zinchecra ;
21. Bab el Maknusa, Sidi Ali ;
22. D. Ben Ghnema ;
23. Dor el Gussa ;
24. w. Umm el-Gher ;
25. w. El-Hâd ;
26. Masaûda ;
27. Garât el Hara ;
28. Gûr el-Lesât ;
29. w. Zreda ;
30. w. Zigza ;
31. w. Hoddana ;
32. w. Tarut ;
33. Shormet el-Greïtbât ;
34. Gasr Araïsiya ;
35. w. Belheran.

- 21 Ainsi, les découvertes au Fezzân sont parmi les plus anciennes de la sphère saharienne, et l'apport conséquent des deux dernières décennies a étoffé les connaissances : l'inventaire s'est enrichi de dizaines de stations et de milliers de figurations qui complètent les recensions antérieures.

## L'Akakûs

### •Les gravures

- 22 Avec le Tassili-n-Ajjer, l'Akakûs est l'une des régions à tradition rupestre les mieux connues du Sahara. Les gravures y sont moins nombreuses que les peintures. Par la patine, par le style et les thèmes, on opère aisément une première séparation entre gravures récentes "camelines" et gravures anciennes "précamelines". Parmi ces dernières, un premier groupe est composé d'œuvres à patine totale ou foncée, en contour incisé poli et au style naturaliste, que l'on peut rapprocher des figurations du "Bubalin Naturaliste" bien connues de l'Atlas ou de l'oued Djerat.
- 23 A l'oued Imha, un personnage soulève la queue d'un éléphant : il s'agit presque d'une exception car, dans l'Akakûs, les œuvres naturalistes offrent peu d'anthropomorphes et le thème principal est la faune : girafes et éléphants forment le noyau le plus important avec les bovidés. On compte quelques félins et rhinocéros (Ti-n-Cheikh, Ti-n-Ascigh dans la littérature, W. Imha) mais beaucoup d'autres espèces sont sinon absentes du moins très rares (hippopotames, crocodiles, buffles, buffle antique, aurochs).
- 24 Au plan technique, on note une fréquence élevée de traits piquetés, l'absence quasi totale de polissage des surfaces endopérigraphiques (utilisé pour les défense d'un éléphant au Teshuinat) et la rareté des détails.

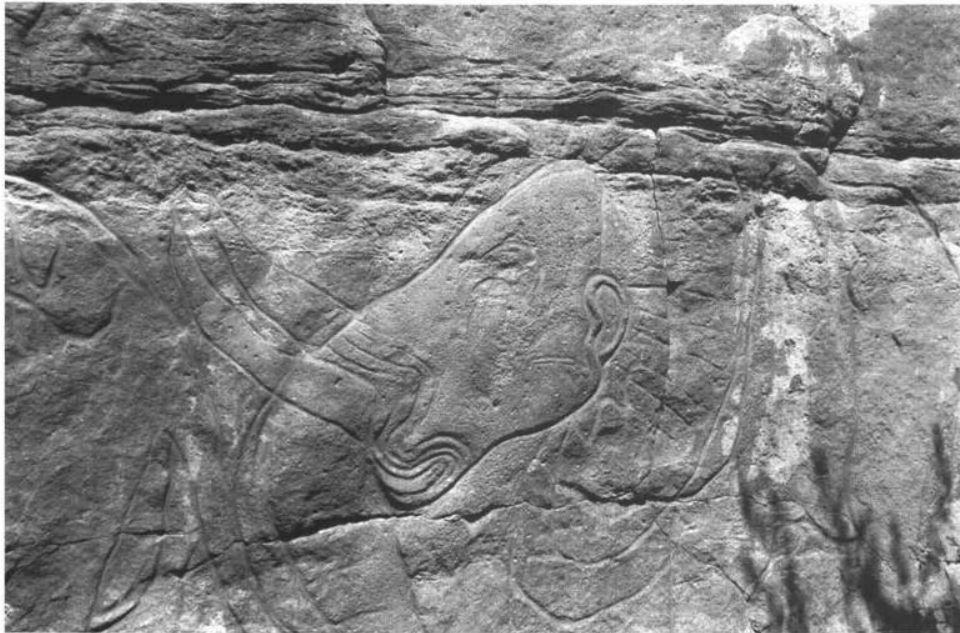
Char tiré par un bœuf et conduit par un personnage qui marche en arrière de l'animal.



La plate-forme rectangulaire est placée en avant de l'essieu. Tehied Ta-n-Adhun, nord de Sughd (Akakûs). L = 21 cm

- 25 Quant à la faune domestique, elle se résume à des bœufs qui occupent à plusieurs reprises les mêmes parois que des éléphants de cet étage comme à Ti-n-Afegiaig (w. Emearagélé). Rien dans la facture, la technique ou la patine ne justifie, en l'état actuel du dossier, une affectation à des entités différentes : il s'agit d'un étage "Bubalin" à faune sauvage supposé antérieur à un étage "Bovidien" comportant essentiellement une faune domestique. Moins connues, parce que peu fréquentes et à l'écart des grandes stations du Teshuinat (mais non pas absentes de cette zone comme le dit Muzzolini, 1995, p. 280), quelques gravures inédites de bovines et d'antilopes sont indéniablement du style de Tazina avec des anatomies étirées, des membres effilés et prolongés : elles ornent des parois situées sur le plateau qui domine le wâdi Ten Gheliga (?), un affluent du Teshuinat. Une girafe de Bobo est attribuable elle aussi à la même école. La présence de ce type de gravures ne saurait surprendre puisque l'aire d'extension de cette école recouvre l'oued Arrekîn (Graziosi, 1942), le Tassili et le Messak, tous voisins immédiats de l'Akakûs.

### Éléphant.



Spirale et traits multiples, traitement caractéristique en style régional pour la commissure des lèvres. Wâdi Alamas, Messak Settafet (Fezzân, Libye). H ~ 50 cm

- 26 Les œuvres anciennes sont oblitérées par des figurations camelines ou des graffitis modernes qui voisinent avec des représentations antérieures tel ce char dételé gravé à côté d'un abri à Auis. Il reste encore tout un contingent de figurations subnaturalistes difficilement classables : leur patine, en moyenne plus foncée que celle des gravures camelines et plus claire que celle des figurations naturalistes, les situerait à une époque intermédiaire assez floue.

#### • Les peintures des Têtes Rondes

- 27 Les peintures de l'Akakûs s'étagent elles aussi sur une longue période. On y met en évidence des écoles déjà décrites au Tassili, et parmi celles-ci les *Têtes Rondes*. Dans cet étage, le plus ancien, la faune est pauvre en espèce avec des antilopes stylisées et de rares rhinocéros, animaux classiques de cette école au Tassili. Cette faune, peu abondante, n'est pas assez significative pour permettre un calage précis sur un schéma paléoécologique. Les anthropomorphes, souvent mais non pas toujours à tête circulaire, sont dominants. Ils sont identifiables à leur style particulier, plus ou moins naturaliste, aux formes arrondies, et à la technique picturale : contour épais de couleur foncée pour les phases anciennes, doublé d'un remplissage total en aplat (brun, vert, ou rougeâtre) dans les plus récentes, bien que l'inverse existe à In-Afouda. Galbe du ventre, figuration des seins, peintures corporelles et absence de tout détail du visage rappellent sans ambiguïté les fresques tassiliennes.
- 28 Les principaux étages connus à l'ouest sont présents dans l'Akakûs quoique en nombre plus limité. Les "Grands Dieux" font cependant défaut, et une majorité de figurations appartient au sous étage des semi-naturalistes communs avec remplissage en aplat et peu de détails internes. Alors que Mori et Lupaccioli (1992) situent ces Têtes Rondes au début de l'Holocène, Muzzolini (1995), considérant les patines plus prononcées, les voit

antérieures aux pasteurs de Ti-n-Anneuin sans toutefois remonter au delà de 4000 bc. Aucune superposition ni datation directe ne permet de lever le flou sur cette fourchette.

• *Les peintures du bovidien final*

- 29 Plus près de nous, des groupes de pasteurs ont marqué leur passage dans les abris par des fresques où la faune domestique – bovines et moutons – tient une large place. Ces groupes de *Wan Amil et Wan Tabu* sont le pendant de celui d'Iheren-Tahilahi plus à l'ouest avec des peintures remarquablement naturalistes, au contour très fin à l'ocre et des détails nombreux, dont les visages dessinés avec précision. Les pasteurs de *Wan Amil*, parfaitement identifiables à leur coiffure spécifique (Fig. 8) sont localisés sur une petite région autour du Teshuinat. Couverts parfois de longues capes, ils pratiquent la chasse au mouflon, au lion ou à la girafe avec des arcs et des lances. Les femmes, vêtues de robes transparentes à motifs géométriques s'affairent devant les enclos, tandis que les hommes forment des groupes parfois nombreux comme à *Wan Melloul et In-Araïen*. Les attitudes sont cependant moins variées et le style un peu plus raide que dans les compositions de l'école d'Iheren-Tahilahi. Ce dernier groupe stylistique s'étend plus largement que ne le dit Muzzolini (1995, p. 138) et se manifeste en plein cœur de l'Akakûs, à l'embouchure du Teshuinat (Sozzani, 1990) et à *In Araïen*. Les parois de cet abri sont couverts de personnages dont plusieurs, longilignes à longue chevelure ou barbus sont typiques du style ; à leur côté sont peints des bœufs à rayures ondulées, copies presque conformes de bœufs tassiliens, tel celui de Tadjelamine (Lajoux, 1972, p. 87) ou ceux d'Iheren (Lhote, 1976 : fig. 55).

• *Les périodes récentes*

- 30 Les pasteurs de Ti-n-Anneuin ont une attitude stéréotypée et s'avancent en files de silhouettes rigides, portant quelquefois un arc. Généralement longilignes sinon filiformes, ces personnages à la silhouette peinte en blanc ont les épaules couvertes d'une longue cape ocre ou parfois transparente et la tête décorée de plumes. Il arrive cependant, comme à *Wan Muhuggiag*, que certains aux jambes couvertes de motifs géométriques ne soient pas revêtus de cette cape. Baudriers, bandeau de tête et ornement de chevilles complètent leur tenue. La chaussure est sans aucun doute une invention plus ancienne mais c'est à cette époque qu'elle est figurée couramment.
- 31 Au wâdi Imha, quelques uns de ces personnages sont assis mais le thème quasi exclusif reste les personnages en marche, hors contexte et hors présence animale : on ne sait que peu de choses de cette communauté. Leur apparition non rare aux côtés des Equidiens signe une émergence assez tardive, à la fin probablement de la période pastorale.
- 32 Les Equidiens, avec leur tête simplifiée en "bâtonnet" et leur silhouette géométrique, sont assurément parmi les plus représentés. Peints en aplat, ils se singularisent par la teinte, rouge mais aussi blanche. L'habillement n'a rien de très original, les uns étant vêtus de courtes tuniques souvent évasées, les autres portant des robes longues, leurs ornements se réduisent à des bracelets aux coudes ou aux chevilles et plus exceptionnellement des bagues (W. Afar). De temps à autres, des peintures corporelles donnent une touche plus vivante comme à *Anshal et à Bobo* par exemple. Le bâtonnet correspondant à la tête est quelquefois entouré d'un halo (les cheveux) et les grandes plumes sont une décoration habituelle. Groupe musical de *Ti-n-Cheikh*, couple devant un enclos avec des poteries du *W. Afezegar* sont quelques unes des images classiques au même titre que les chars tractés,



soit par des chevaux au galop volant de Ti-n-Anneuin (Mori, 1960) et Takharkori (Sozzani, 1990), soit par des bœufs.

- 33 Quant au Camelin, il n'y est ni plus ni moins présent que dans les autres régions. Peintures et gravures déclinent les thèmes coutumiers : dromadaires montés ou non, enclos rectangulaires à contreforts, palmiers, guerriers, chasse au mouflon qui se mêlent aux inscriptions.

## Messak

### • *Un art essentiellement gravé*

- 34 A l'inverse du Tassili-Akakûs, la gravure est le mode d'expression presque exclusif du Messak ! L'iconographie y est d'une rare richesse : les milliers de panneaux gravés font de ce secteur géographique un des mieux documentés sur le passé. Les sites s'échelonnent le long des oueds qui entaillent un plateau inhospitalier et presque totalement abandonné aujourd'hui.
- 35 On insistera aussi sur la qualité exceptionnelle des représentations les plus anciennes. Nulle part ailleurs n'a été utilisé avec autant de réussite l'art du bas relief associé à quelques trouvailles : la technique du double trait souligne avec bonheur le contour de l'animal et le rend plus "lisible". On peut encore citer le mouvement en spirale, à traits multiples souvent, donné à la commissure des lèvres des grands mammifères ou le traitement très particulier de l'œil des bovins et des pachydermes. La maîtrise artistique transparait aussi dans l'utilisation des effets de perspective. Le travail est souvent complété par un très fin polissage partiel ou total des surfaces internes. Ces gravures naturalistes sont aussi remarquables par leur dimensions, quelquefois monumentales : éléphant ou lion dépassant 4,5 m, hippopotame approchant 4 m pour ne citer que les plus imposants.

### • *Faune et personnages*

- 36 Nulle part ailleurs non plus, la grande faune africaine n'est exposée avec autant de détails et avec une telle fréquence : tout d'abord les autruches (17 %) loin devant les éléphants (6 %) et rhinocéros (5 %) communs d'un bout à l'autre du Sahara mais aussi buffles antiques (2,4 %) et buffles actuels (2,3 %), aurochs (2,3 %) de même que les espèces aquatiques avec une proportion inégalée de crocodiles et d'hippopotames (1,6 %) et quelques rares poissons. Les girafes, sont particulièrement nombreuses (7 %) et elles se mêlent à quantité d'autres herbivores – mouflons, antilopes, dont des oryx, gazelles, ânes – qui sont traquées par des félins (lions, léopards) ou par l'Homme. Plus originaux sont les fennecs, les chats et les canidés domestiques ou sauvages. La chasse à courre, que ces derniers pratiquent en meutes, les désigne comme des lycaons, seuls animaux à opérer de la sorte. Quelques espèces rares sont aussi présentes – serpents, lézards, singes, sangliers et phacochères ou encore lièvres et oiseaux – alors que les végétaux sont quasi inexistantes aux périodes anciennes.
- 37 Ces animaux côtoient des personnages et d'autres animaux dont le statut domestique ne fait aucun doute : colliers, pendeloques, bâts ou selles, attributs céphaliques, charges dans les cornes. Au Tiksatîn, une composition montre des vaches attendant leur tour pour la traite à proximité du campement, dans le Meseknân des hommes sont mélangés au troupeau et ailleurs des femmes conduisent des bœufs somptueusement harnachés et

encadrés par des chiens (Gauthier, 1994 a : 14). Ces canidés, que l'on retrouve à diverses occasions dans l'environnement des populations – outre la conduite des troupeaux, ils assistent les chasseurs – sont à l'évidence familiers de L'Homme et peuvent être considérés comme domestiques. Quoique nettement moins abondants que les bovines (38 %), les moutons (2 %), dont une centaine environ sont répertoriés, font partie du cheptel. Les chèvres sont beaucoup plus nombreuses mais rarement associées aux hommes.

Femmes en robes longues décorées de motifs divers et retenues par des ceintures à retombées.



Elles encadrent un troisième personnage. Tous trois tiennent en main des longues fixées sur le mufler de bovins harnachés (non visibles ici). W. Imrâwen (Messak). H = 85 cm

- 38 L'identité de technique, de style et de patine interdit de placer ces quatre espèces dans une fourchette temporelle disjointe de celle de la grande faune. Si l'on rajoute que les humains associés à ces deux groupes fauniques ont des vêtements et attributs similaires, force est de constater l'homogénéité de cet ensemble naturaliste.
- 39 Les personnages représentent environ un quart des sujets. En contraste peut être avec ce que l'on observe dans l'Atlas ou au Djerat, hommes et femmes sont souvent traités avec un naturalisme qui n'a rien à envier à celui des animaux. Détails des vêtements, ceintures, pagnes, short pour les hommes et robes longues pour les femmes, traits du visage, décors et parures, coiffures et couvre-chefs sont d'une grande variété (van Albada, 1994 ; Lutz, 1995 ; Gauthier et al., 1996). Figés à jamais sur les rochers, quelques personnages aux vêtements richement décorés participent à des cérémonies au sens énigmatique, encadrant d'autres individus affublés de masques d'animaux.

### Théranthrope à tête de lycaon.



De sa ceinture compartimentée, pendent des trophées (lion et animal indéterminé). Double trait et polissage soigné. W. Tidûwa (Messak). H = 115 cm

#### • *Un monde imaginaire*

- 40 Ces masques, généralement des têtes d'animaux (éléphant, rhinocéros, antilope, hippopotame, bovin...), esquissent un monde symbolique difficile à appréhender dans sa totalité. L'extrême variété des actions dans lesquelles sont impliqués ces porteurs de masques, ne nous éclaire pas véritablement sur leur signification. Il semble toutefois que l'interprétation comme camouflage pour la chasse puisse être rejetée dans la plupart des cas (Gauthier & al., 1996). Dans d'autres contextes, l'attitude particulière de personnages masqués – en course, penchés, bras rejetés dans le dos (Gauthier, 1994 c) – est considérée comme caractéristique des états de transe mais, au Messak, rien ne nous permet de conclure de la sorte.
- 41 Théranthropes, personnages masqués ou animaux étranges démontrent que l'art rupestre n'est pas une transcription du monde réel vécu par les artistes mais plutôt de leur spiritualité. Au Messak ce monde imaginaire se manifeste avec vigueur (Jelinek, 1984 ; Castiglioni-Negro, 1986, van Albada, 1994). Ces théranthropes, le plus souvent à tête de canidé (lycaon), participent à des actions dont les simples humains seraient bien incapables : avec aisance ils transportent, en travers des épaules ou sous le bras, un aurochs, un hippopotame ou un âne. On pourrait de même décrire leur capacité à chevaucher des éléphants et commenter leur taille, proche de celle des pachydermes qui les accompagnent, par opposition aux humains "normaux", très souvent minimisés. Fréquemment ils s'insèrent dans un contexte cynégétique (Gauthier-Le Quellec, 1993) : ils traînent par la patte un rhinocéros, retiennent par la corne un aurochs avant de l'abattre

(van Albada, 1992 : 29) ou décapitent un rhinocéros. Cette référence à la chasse et à la mort est renforcée par les trophées de grands fauves (aurochs, rhinocéros, lion) qui pendent à leur ceinture. On les voit aussi s'accoupler à des éléphants, et d'autres fois, ils sont engagés dans des opérations plus curieuses, tel ce théranthrope à tête de chacal occupé à lécher les bouses d'un éléphant, et cet autre soulevant la queue d'un éléphant pour peut-être recueillir ses excréments. La notion sous-jacente de fécondité liée à ces géants mythiques d'antan trouve un écho dans les écrits d'Hérodote qui cite des « monstres à tête de chien » et dans le légendaire Amerolqis touareg qui s'accouplait avec des éléphantes (Aghali Zakara & al. 1979).

**Bovin à cornes "en avant".**



Le corps est finement bouchardé, des réserves marquant les taches du pelage. W. Umm el-Gher (Hammâdat el-Homra). L = 64 cm

- 42 Ce monde étrange est aussi peuplé d'animaux fantastiques : girafe à tête d'âne, autruche à tête de bovine, de gazelle ou de girafe, autruche quadrupède, "singés" aux membres griffus... – que l'on est bien en peine de rattacher à une quelconque espèce connue (Gauthier, 1994 b).

• **Sexualité**

- 43 Elle tient une place importante : de l'accouplement banal à la sodomie, des pratiques à deux aux scènes collectives en passant par la bestialité, le panorama est en effet très vaste. Certains individus sont dotés d'attributs masculins monstrueux. Parmi eux, ceux dits en posture de Bès : gravés de face, à petites oreilles souvent pointues, jambes à moitié fléchies et écartées, ces personnages zoocéphales ont un sexe démesuré. Leur pendant féminin est la femme ouverte : montrée de face, jambes largement ouvertes sur le sexe marqué par une cupule. Certaines très profondes donnent l'impression d'avoir été

ravivées. Le concept féminin que ces figurations sous-tendent est souvent réduit à sa plus simple expression : les signes vulvaires sont ici très abondants. C'est par dizaines, sinon par centaines qu'ils couvrent les parois, souvent celles de grottes ou abris. On notera que des cupules sexuelles sont fréquemment ajoutées sur des personnages, y compris sur des femmes vêtues de robes longues.

- 44 Ces cupules nous paraissent relever d'une démarche propitiatoire : les touareg, en quête de fécondité, ont ici ou là, l'habitude de passer leur doigt dans le sexe de telles représentations de femmes ouvertes. Plusieurs autres faits incitent à penser que beaucoup de ces scènes ont un caractère rituel et qu'elles ne relèvent pas de la simple pornographie : la présence de masque ou de raquettes, l'association répétée de femmes ouvertes ou in coïtu avec des bovins harnachés.
- 45 D'autres scènes sont des hymnes à la fécondité : sur un rocher de l'Alamas, une femme en train d'accoucher est entourée par des couples in coïtu (Gauthier, 1994c).
- 46 Certains symboles mystérieux et au sens très controversé mériteraient un développement plus conséquent : il en est ainsi des ovoïdes mis en relation avec les humains et les animaux (qu'ils les touchent où qu'ils y pénètrent) et des "cercles radiaires" dans lesquels des auteurs voient une symbolisation de pièges ou des "raquettes". Des interprétations divergentes sont avancées dans les travaux de Castiglioni-Negro (1986), Le Quellec (1993), van Albada (1994)

#### • Gravures du style fin : l'école de Tazina

- 47 Alors que les figurations naturalistes peuvent atteindre des tailles imposantes, certains sujets en style fin ou de "Tazina"\* peuvent se distinguer par une miniaturisation extrême. Des sites entiers sont consacrés à ces gravures, exécutées préférentiellement sur des dalles horizontales. Les proportions d'animaux sauvages sont différentes, et semble-t-il, significatives d'un milieu moins favorable que celui de l'ensemble naturaliste : une prépondérance des antilopes/gazelles (35 %), des girafes (23,7 %), et des bovins (16 %), éléphants (1,1 %) rhinocéros (2,5 %) et hippopotames devenant marginaux, alors que les aurochs ont disparu. L'atmosphère a changé : absence de théranthropes et de scènes sexuelles, les ovales et cercles radiaires laissent la place aux "nasses" (Gauthier, 1996a) inconnus dans les autres entités stylistiques. Quel lien peut-il y avoir entre cet ensemble de gravures en style fin et l'ensemble naturaliste ? Elles paraissent a priori le fait de groupes culturels différents, plus récents en moyenne pour les gravures en style fin. Cependant, au Messak, quelques "emprunts" laissent entrevoir une réalité plus complexe.
- 48 L'utilisation du double trait et des ressemblances dans des scènes pastorales, trop marquées pour être fortuites, traduisent une influence certaine (Gauthier, 1996 a) d'un groupe sur l'autre : soit lors d'une cohabitation au moins partielle sur la fin de la période naturaliste soit par filiation plus directe. Dans cette deuxième hypothèse, la rupture apparente ne serait que l'expression d'une modification radicale dans les modes de vie et de pensée, en réponse à la dégradation du milieu.

#### • Gravures récentes

- 49 Il ne faut cependant pas occulter la présence d'une grande masse de sujets à la facture moins assurée, en trait piqueté et à patine moins prononcée, qui sont difficilement classables.

50 Parmi ces gravures subnaturalistes et notamment celles à patine plus claire, il est difficile d'identifier formellement un équivalent à l'étage Caballin du Tass-li-Akakûs : les seuls éléments que l'on peut mettre en parallèle (chronologique) sont quelques chevaux montés par des guerriers parfois avec lance et bouclier et des chars gravés – à deux, trois ou quatre chevaux. Une dizaine environ sont recensés (Gauthier, 1994 d). Ils s'apparentent à ceux du Fezzân septentrional.

#### • De rares peintures

51 On dénombre tout au plus une vingtaine de stations à peintures et un nombre limité de sujets. Quelques unes seulement ont donné lieu à publication (Castiglioni-Negro, 1986). Il est difficile de les situer mais pour une large part (chevaux au Ti-n-Sharûma, personnages à l'ocre rouge de la grotte d'In Habeter, petits archers blancs de l'In-Hagarîn, Caballins ou pasteurs de Ti-n-Anneuin) elles ne paraissent pas antérieures à la période caballine tassilienne. Quelques unes cependant, souvent en aplat blanc avec parfois des traces jaunâtres (girafes et bovines ?), et très effacées pourraient être plus anciennes sans qu'il soit possible d'aller plus loin dans l'analyse.

#### Ben Ghnema, Dor el Gussa

52 Le contexte est fort différent au Fezzân sud-oriental, que ce soit au Djebel Ben Ghnema, ou à Dor el-Gussa, régions où la gravure est la manifestation presque unique.

53 En ce qui concerne la faune, on note une forte proportion de bovines (~24 %), d'autruches (24 %), de gazelles et antilopes (-19 %) – oryx, addax, gerenuks – ou encore de girafes (~13 %). Le reste de la faune sauvage, essentiellement des éléphants (2.5 %), des félins (0,7 %) et des rhinocéros (0,5 %) y est réduite et ne comporte pas certaines espèces – hippopotame, buffle et buffle antique, aurochs -typiques des étages anciens du Messak ou de Djerat. Sur près de 1100 sujets, on ne remarque que 4 équidés. A ceci, il faut ajouter une cinquantaine de chameaux (~4,5 %) et de rares inscriptions (statistiques tirées de l'ouvrage de Ziegert, 1967).

54 Les scènes avec personnages, sont généralement peu complexes : des hommes schématiques, équipés d'arc ou bien d'armes courbes, s'attaquent à des éléphants, des girafes ou des herbivores. On se perd en conjecture sur ces autres individus, présents par dizaines et habituellement en groupes, qui se confondent avec des silhouettes d'animaux : penchés en avant, bras tenus dans le dos, on peut les prendre pour des autruches aux ailes déployées qu'ils accompagnent en de multiples occasions. Cette confusion paraît volontaire mais l'ambiguïté homme animal est levée par les masques de bovidés que ces silhouettes arborent.

55 Au plan stylistique, beaucoup de ces gravures sont schématiques, d'exécution sommaire et difficiles à rattacher à un groupe précis. Le plus souvent elles sont réalisées en trait piqueté fin ou grossier, avec piquetage intégral ou partiel de la surface endopéripigraphique. Le contour poli est plus volontiers réservé aux sujets en "style de Tazina", et aussi à quelques bovines.

56 Dans l'ensemble, la patine est sombre, à l'exception des gravures d'âge came-lin, au demeurant peu nombreuses, et des inscriptions libyco-berbères qui marquent la limite de leur domaine d'extension vers l'est. En résumé, une faune plutôt caractéristique d'un milieu en voie de désertification, une facture rappelant celle des étages précamelins

tardifs ailleurs, une patine sombre, autant d'éléments qui militent pour une production lors d'une période peu ancienne, mais certainement antérieure à l'apparition du dromadaire. Arguant de l'existence de quelques tombes garamantiques et d'un char à multiples timons (Graziosi, 1942, Tav. 138), Muzzolini (1995 Rip. p. 391) les situe dans la deuxième moitié du 1er millénaire avant notre ère.

### Fezzân septentrional et central

- 57 Sur les sites de la Hammâdat el-Homra et au Shati, quelques parois sont peintes, mais la gravure est prépondérante. Il est fait une large utilisation du piquetage pour le contour et/ou l'intégralité des sujets, le polissage interne et le contour poli n'étant adopté que pour une faible proportion. L'inventaire complet de la faune des wâdi Tarut et Zreda, assez représentatifs de l'art régional, fait apparaître quelques différences quantitatives et qualitatives avec celle des deux massifs précédents : les bovines (29 %) tiennent une large place devant les autruches (17,6 %) mais les gazelles et antilopes (~7 %) et les girafes (7 %) sont moins nombreuses (Le Quellec, 1987). Éléphant, rhinocéros et félins sont là aussi relativement exceptionnels (moins de 1 % pour chacune des espèces). En revanche, les chevaux représentent 7,8 % de la faune, au lieu de 0,3 % au Dj. Ben Ghnema. Les statistiques précises restent à faire sur les autres lieux (Zigza, Masaûda, ed-Debuât, au Djebel Lijêf).
- 58 A côté des gravures, l'iconographie du wâdi Zreda comporte aussi quelques dizaines de sujets peints dont beaucoup de bœufs – souvent à cornes en avant -peints en blanc et que Graziosi (1981) met en correspondance avec ceux de l'Akakûs et du Djebel Ouenat.
- 59 Dans toute la région du Shati, on ne voit que peu de scènes complexes ; néanmoins certaines mettent parfois en œuvre des personnages impliqués dans des actions de chasse. On y trouve aussi nombre d'anthropomorphes dont des personnages ithyphalliques gravés de face et à tête animal semblables à ceux du Messak (et Aurer entre autre) ou de l'Akakûs (Ti-n-Lalan, Mori 1965 ; Graziosi, 1942 Tav. 32). L'arc est utilisé pour la chasse et des armes d'hast à très large pointe (plus tardives) sont brandies par des individus équipés de boucliers ronds ou rectangulaires. La région est connue pour ses chars schématiques – biges, triges et quadriges -, une vingtaine environ, quasiment tous tractés par des chevaux (Graziosi, 1942 ; Le Quellec, 1987, Gauthier, 1994). Plus originales sont les figurations de bateaux avec ancre, mât et voiles des wâdi Zigza et el-Had (Graziosi, 1942, Tav 59, 103) qui ont une réplique au Messak (Lutz, 1995, p. 64)
- 60 Comme au Djebel Ben Ghnema, il s'agit en majorité de sujets subnaturalistes dont le calage chronologique est malaisé. L'absence en leur sein, d'hippopotames, de crocodiles, d'aurochs ou de buffle antique... – ainsi que celle des chevaux, n'incite pas à attribuer à cet ensemble de gravures subnaturalistes une ancienneté égale à celle de l'étage naturaliste du Messak. Certaines à patine sombre précèdent assurément les figurations de chars et de bateaux que leurs patines plus claires rejettent dans une époque plus récente mais d'autres pourraient être contemporaines de ces dernières.
- 61 Dans sa synthèse sur les wâdi Tarut et Zreda, Le Quellec (1987) propose de classer les gravures en quatre groupes successifs (Chasseurs, Pasteurs, Équidiens, Camelin) en référence à une classification originellement avancée par Huard (1980). Les analyses plus récentes et la présence de bovins domestiques sous les représentations de la grande faune rendent caduque une telle succession et plus particulièrement la référence à une "Culture

des Chasseurs” : on ne peut séparer ces chasseurs des pasteurs car on retrouve dans les deux groupes les mêmes éléments culturels et une identité tant stylistique que technique.

- 62 D'autres sites s'égrènent le long de la vallée d'el-Ajial qui suit la falaise du Messak. Les plus importants sont ceux de la passe de Bab el Maknusa qui donne accès à l'erg de Murzuq et au Messak, du W. Bûzna et de Zinhecra. A Maknusa, plusieurs stations mélangent des animaux naturalistes, des figurations en style de "Tazina" et des gravures plus récentes montrant des hommes bi-trian-gulaires armés de lances nervurées (métalliques), des chevaux montés (Pau-philet, 1953). Quelques grands éléphants de belle main sont gravés au sommet d'une gara au débouché du W. Bûzna ; au pied même de la gara, de nombreux blocs sont recouverts d'oeuvres à patines totales qui s'insèrent bien dans le cadre artistique et culturel du Messak.

## Le Fezzân occidental

### • *Oueds Ertan et Tarhoscht*

- 63 Les manifestations les plus occidentales de l'art pariétal Fezzânais sont celles des oueds qui dévalent du Tassili vers la vallée du Tanezouft et la plaine de Ghat et, plus au nord, vers Fort Tarat.
- 64 Au W. Ertan (Rhotert et Kuper, 1981), il s'agit surtout de peintures, pour lesquelles la technique (contour en trait fin) a des homologues sur les sites voisins du Tassili. Les personnages à profil méditerranéen sont nombreux et figurés avec précision : leurs visages sont clairement indiqués ainsi que la chevelure et parfois leur corps est couvert de motifs en chevrons. D'autres personnages sont habillés de pagnes ou de vêtements en fibre (?). D'autres encore ont les épaules couvertes d'une longue cape pointue qui tombe jusqu'au sol, cape assez inhabituelle au Sahara central. Les enclos ont une forme en "haricot" comme au Tassili. Plus rares sont les personnages à profil négroïde : une scène au moins évoque l'atmosphère de l'école de Sefar-Ozanéaré (W. Ertan C) avec ses conversations devant l'enclos nombre d'anthropomorphes, vêtus eux aussi d'étranges capes ou de dépouilles, sont acéphales, la couleur utilisée pour la tête ayant disparu.
- 65 Ce qui frappe en définitive, c'est la grande diversité de morphologies, de vêtements et de coiffures et de style qui coexistent dans ces quelques abris du W. Ertan, signe apparent d'un grand brassage de populations. La dimension symbolique est soulignée, comme en beaucoup d'endroits, par la présence d'un couple de personnages portant des masques de bovidés et par une scène de combat où s'affronte des êtres zoocéphales.
- 66 Une ambiance analogue à celle des écoles d'Iheren-Tahilahi ou de Wan Amil transparaît dans la faune : deux ou trois moutons et surtout des bœufs avec des robes ponctuées et à lignes ondulées dont la perfection n'a rien à envier à celle des animaux de l'Akakûs ou du Tassili.
- 67 La faune sauvage, elle, est rare et se limite à quelques éléphants, girafes ou lions. Même si l'iconographie n'est pas un reflet fidèle de la faune réelle de l'époque, on ne peut s'empêcher de constater les mêmes absences que dans les écoles du bovidien final – rhinocéros, hippopotames, et autres espèces aquatiques. Ces absences sont peut-être révélatrices d'une ambiance climatique déjà moins favorable à la grande faune éthiopienne. Les auteurs placent la majorité des peintures dans la fourchette 5 000 – 2 500 B.P. Hormis deux sujets possiblement assimilable aux Têtes Rondes et la scène avec enclos ci-dessus, quantité datent probablement du Bovidien final.



68 Dans “l’abri du Lion”, au W. Tarhoscht, les sujets sont plus grossiers et plus récents. Des hommes défendent leur troupeau contre les attaques des lions. Sur un panneau voisin, deux chars sont tractés par des bœufs (ib. abb. 174, 189). Les personnages et ceux d’un panneau voisin, avec leurs têtes bâtonnets, relèvent de la fin de la période caballine ou du Camelin ancien. L’utilisation de l’aplat ocre ou blanc pour les anatomies et les robes est plus caractéristique de l’Akakûs (Tagzelt, Tin Cheikh) que du Tassili où l’ocre est la couleur privilégiée.

#### • *Confins algéro-libyens*

69 Il est peu question de la zone frontalière, qui s’étend de l’erg Titeghsin jusqu’à Fort Tarat et aux reliefs plus au nord. Bien qu’en apparence peu nombreux, des sites existent pourtant. Dans les abris de Ti-n-Terdaf, visités depuis longtemps, les parois sont couvertes de grands bœufs naturalistes (certains à cornes en avant) au trait incisé et à patine saturée que l’on peut rapprocher de leurs équivalents de l’Akakûs (Imha, Anshal ou Auis). Ils côtoient des rhinocéros peut être postérieurs et des gravures plus récentes de chevaux, des tiffinagh et des sujets typiques du Camelin. A quelques kilomètres au sud-est nous avons relevé des gravures très érodées de félins et de bovidés, à proximité d’autres stations où les tiffinagh témoignent d’une fréquentation jusqu’à une époque très proche.

70 Plus au nord aux environs de Ti-n-Abouka, à proximité d’un ancien lac, les pitons sont ornés de bovins, d’éléphants, de gazelles et de girafes souvent à patine saturée. A part de probables félins, nous n’avons pas identifié d’autres espèces dans cet ensemble naturaliste qui comporte peu de personnages et qui nous paraît le plus ancien. Quelques sujets en style de Tazina, girafes et antilopes, sont gravés sur les rochers alentour. Quand on poursuit au nord, le terrain devient moins favorable et la densité d’œuvres s’amenuise très rapidement.

71 L’inventaire actuel n’est pas suffisamment étoffé pour reconstituer le schéma d’évolution des populations et de la faune sauvage assez clairsemée et peu diversifiée. On pourrait supposer un âge récent même pour les figurations naturalistes les plus anciennes mais l’absence d’espèces diverses (animaux aquatiques, buffle antique par exemple) peut s’expliquer aussi par la topographie, complexe et sans doute peu favorable à l’établissement des espèces vivant habituellement sur des espaces plus ouverts.

72 Deux points méritent cependant d’être signalés. Le premier, sur au moins cinq stations (Ti-n-Terdaf, W. Aramat, bordure de paléolac au sud-ouest de l’erg Titeghsin), concerne des ovoïdes comme il en existe des centaines au Messak : ici ils ont la particularité d’être systématiquement groupés par deux et isolés de tout contexte. Dans le W. Aramat, le second concerne un personnage gibeux, ithyphallique, armé d’une hache et dessiné en profil absolu. Unique en son genre dans ce secteur, il présente les mêmes caractéristiques que certains anthropomorphes zoocéphales de l’Alamas (Messak).

73 Les abris peints des oueds Aramat, Ahloum et Tabrakat (Fessel, 1993, Portier, 1995) reprennent quelques concepts familiers au Tassili et dans l’Akakûs : chars au galop volant ou dételé, pasteurs de Ti-n-Anneuin, scènes pastorales avec bœufs et moutons. A proximité de l’erg Titeghsin, des abris conservent quelques peintures anciennes très dégradées et d’autres d’inspiration cameline et des tiffinagh.

74 En résumé, sauf à l’approche des massifs tassiliens, l’art pariétal de ces confins algéro-libyens paraît bien pauvre si on le compare à celui des régions décrites précédemment. Il est cependant presque certain qu’une exploration systématique s’avère nécessaire.

## Classification et chronologie

- 75 Si pour la période Cameline, il y a consensus quant à ses débuts, les opinions divergent rapidement entre défenseurs d'une chronologie courte et partisans d'une chronologie longue. L'école italienne rejette dans le paléolithique supérieur les gravures naturalistes, suivies par les peintures *Têtes Rondes* de 10 000 à 8 000 BP environ et une période pastorale entre 7000 et 4000 (pasteurs de Wan Tabu et Wan Amil). Pour Mori (1975) et Lupacchiolu (1992), ces derniers seraient suivis par une phase pastorale récente (pasteurs de Ti-n-Anneuin) précédant la période Caballine dont les débuts sont situés vers 3 500 BP. Ces durées et les intervalles qui séparent les périodes ne sont pas suffisamment justifiés et les arguments avancés n'emportent pas vraiment la conviction.
- 76 Les divergences les plus importantes avec les défenseurs de la chronologie courte portent sur les gravures naturalistes. Il importe de souligner ici un commentaire de Graziosi (1981) qui remarque, à propos de l'art pariétal du W. Zreda, que des bœufs domestiques sont oblitérés par des représentations de la faune tropicale. Cette même constatation, faites par divers auteurs, a des répercussions considérables : si des animaux domestiques sont sous-jacents ou mêlés à la faune sauvage il est difficile de les en séparer et de les regrouper dans un étage bovidien supposé plus récent. *A ce jour*, un statut domestique *certain* a bien été attribué à des bovins mais aucun n'est antérieur à 6 500 BP (Gautier, 1993) ou au mieux 7200 BP (Hassan, 1988). Au Fezzân même, les fouilles de Ouan Muhuggiag et Ti-n-Torha n'accordent pas une ancienneté de plus de 6 000 ans aux premiers animaux domestiques. Il faut donc admettre que les plus anciennes gravures ne sauraient remonter à une date bien antérieure au VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> millénaire B.P. Le constat est valable pour les fresques du Tassili-Akakûs, notamment pour celles des écoles où le bœuf existe. Dans l'état actuel du dossier, la chronologie courte, défendue par Muzzolini (1995) paraît mieux étayée. Pour les gravures naturalistes du Messak, nos observations sont en accord avec cette position (Gauthier, 1994 a, 1996). Sans en tirer toutes les conséquences, Jelínek (1984, 1985) avait déjà fait des constatations similaires, à savoir l'existence de bovins domestiques dès les phases anciennes. La conséquence est une contraction de l'échelle, et des durées plus courtes pour les diverses phases.

## Relations intra et inter régionales

- 77 Comme il a été dit supra, le Fezzân regroupe des secteurs géographiques nettement individualisés, dont beaucoup sont distants de leurs plus proches voisins de quelques dizaines de kilomètres tout au plus. Même à haute époque, ces distances n'étaient pas suffisantes pour s'opposer aux déplacements entre massifs qu'aucune barrière physique n'isole.
- 78 Il est donc peu concevable, même si chacune présente des spécificités au plan culturel, que ces régions soient restées isolées et fermées à tout contact extérieur : une compréhension globale de la Préhistoire locale ne peut donc faire l'économie d'une comparaison de ces régions entre elles.
- 79 L'impression qui domine, c'est que les écoles ou étages les plus anciens – gravures naturalistes du Messak et de l'Akakûs, *Têtes Rondes* – suggèrent des groupes culturels sinon ethniques distincts par bien des aspects.

- 80 Les *Têtes Rondes*, sans équivalent plus à l'est, se rangent à l'évidence dans la sphère d'influence du Tassili-n-Ajjer, probable foyer de diffusion si l'on en juge par la plus grande diversité et la plus grande densité.
- 81 Pour ce qui est des occupants du Messak, notamment les auteurs des gravures naturalistes, leur diffusion peut être appréhendée sur des critères techniques et plus spécialement par l'usage du "double trait", presque ignoré ailleurs. Vers le sud, la culture originale du Messak semble se terminer un peu au sud de la passe de Tilemsin. Cependant, un boeuf en double trait et à la ligne très similaire à celle de ses congénères du Messak indique une possible extension ou des contacts avec les populations de l'oued Beridj (Tadrart algérienne) à environ 100 km au sud-ouest.
- 82 Les concentrations les plus orientales sont au niveau d'Ubari et la dernière manifestation est un magnifique éléphant à Bab el Maknusa : en apparence, cet art du Messak n'a pas rayonné au delà, vers le Fezzân septentrional ou oriental. Une trace éventuelle d'influence, réside dans la présence, au Messak et au Dj. Ben Ghnema, de ces curieux individus masqués, penchés, bras dans le dos : des différences flagrantes dans la facture et la technique et le fait que cette posture soit observée jusqu'à Ti-n-Rehroh dans les Tassili au sud du Hoggar (Gauthier & al 1996) ne permettent pas d'aller plus loin, sauf à évoquer un fond culturel ancien, commun aux civilisations sahariennes.
- 83 L'analyse des gravures de l'Akakûs fait bien apparaître quelques ressemblances avec celles du Messak : l'accouplement de l'homme à tête de chacal de Ti-n-Lalan ne détonnerait pas sur les rochers du Messak ; et à quelques kilomètres de là, un ithyphallique portant une hache sur l'épaule exhibe une ceinture compartimentée classique au Messak (Gauthier, 1996, p. 74). Au W. Imha, un homme soulève la queue d'un éléphant dans un geste analogue à celui du théranthrope du Tidûwa (Messak) occupé à lécher les bouses d'un pachyderme et à celui d'un homme qui recueille celles lâchées par un éléphant à l'oued in-Djeran (Tadrart, Algérie).
- 84 La communauté de trait peut être soulignée pour d'autres concepts encore partagés par le Messak et les confins algéro-libyens par exemple. Les ovoïdes font partie de ces signes et symboles qui caractérisent bien le Messak : couramment attachés aux personnages et animaux qui s'en approchent ou y pénètrent, ils sont parfois dessinés par deux et leur signification est mystérieuse : les mêmes ovales doubles ornent une paroi d'Auis, des rochers du W. Aramat et de plusieurs stations à l'est de l'erg Titeghsine. Le même secteur nous a livré aussi un ithyphallique gibbeux brandissant une hache qui reproduit à s'y méprendre les détails d'êtres étranges du Messak (W. Alamas et Irahar). Les limites de territoires ou sphères d'influence sont aussi balisées par d'autres traces et notamment par des monuments à antenne unique orientée nord-sud et auxquelles sont annexés des tas de pierres circulaires et/ou coffres et dont la plus grande concentration est située au Messak (Gauthier, 1996).
- 85 Parallèlement, l'absence des éléments les plus typiques de l'art du Messak (bas-relief, double trait, polissage, spirales multiples pour la commissure des lèvres...) met en évidence un décalage culturel et/ou chronologique qui est renforcé par les disparités dans la faune, beaucoup plus riche et diverse à l'est. Qui plus est, nasses et ovoïdes, si abondants au Messak manquent presque totalement dans l'Akakûs de même que ces fabuleux théranthropes à tête de Lycaons qui s'accouplent à des éléphants et trimbalent des dépouilles d'animaux.

- 86 En l'absence d'éléments plus substantiels, il est délicat de porter un jugement définitif : il nous paraît cependant que les similitudes signalées sont trop marquées pour ne résulter que de convergences fortuites – que l'on ne peut malgré tout écarter totalement -. L'hypothèse de contacts, surtout à aussi courte distance, entre des sociétés finalement peu étendues et ne débordant pas ou peu des foyers principaux est une explication assez vraisemblable. Il subsiste néanmoins que des analogies à plus longue portée – personnages masqués, personnage en posture de Bès, ovaloïdes, théranthropes et autres zoocéphales participant à des scènes sexuelles au Djerat, au Hoggar et à Ti-n-Rerhoh – sont peut-être l'expression d'une identité culturelle plus ancienne, qui revient dans la littérature sous la plume de bien des auteurs.
- 87 La dégradation du climat s'accompagne d'une évolution sensible dans les modes de vie et dans les populations. La prédominance des peintures dans l'Akakûs et les analogies marquées avec celles d'écoles du Tassili incitent, à juste titre, à voir un lien culturel avec l'ouest plutôt qu'avec l'est. La notion de territoire perdue avec les groupes de pasteurs du bovidien final : les pasteurs de Wan Amil semblent bien localisés dans l'Akakûs ; en revanche le groupe d'Iheren-Tahilahi, moins marqué au Fezzân, s'étale plus largement puisqu'on le perçoit de l'Akakûs jusqu'à l'Immidir et au Tassili du nord-ouest, vers Amguid (Gauthier, 1996). Il ne se manifeste pas au delà, au Messak et plus généralement au Fezzân central et oriental. Les fresques d'In Araiien (Lupacciolo, 1987), où style d'Iheren-Tahilahi et de Wan Amil sont imbriqués, montrent les limites des classifications aux séparations trop tranchées, et sont la possible traduction d'une mosaïque de populations plus complexe qu'on ne le croit.
- 88 Présents au Tassili (Jabbaren, Immeseridjen) et jusqu'à l'oued Imrhou, les pasteurs de Ti-n-Anneuin sont cependant plus nombreux dans l'Akakûs. Leur territoire s'étend jusqu'au parages de Tarat. Plus vaste encore est le domaine des Équidiens qui englobe Hoggar, Tassili-n-Ajjer et Akakûs avec des ramifications jusqu'au Messak, donnant l'impression d'une uniformisation des groupes. Les chars gravés, notamment ceux à double timons, témoignent aussi d'un nivellement culturel puisqu'ils sont utilisés au Fezzân septentrional au Dj. Ben Ghnema, au Messak. L'Akakûs, est une zone de transition puisqu'on y trouve aussi des chars, un gravé à Auis et deux peints à Tehied Ta-n-Adehun (w. Iyerdin) similaires aux exemplaires gravés. Cette tendance à l'uniformisation se poursuivra inexorablement à la période cameline, les mêmes thèmes se retrouvant alors sur la presque totalité du Fezzân, et au delà, à l'intérieur de la zone d'extension des inscriptions libyco-berbères.
- 89 La réalité est sans doute aucun plus subtile. Des découvertes nouvelles, des datations *directes et fiables*, des analyses contradictoires viendront inévitablement remettre en cause une telle vision.

## Le Fezzân dans l'Antiquité (P. Troussset)

### Les Expéditions romaines au Fezzân et les itinéraires sahariens

- 90 L'Empire romain sans parvenir à y établir sa domination directe (ou sans même le chercher), avait envoyé à plusieurs reprises des expéditions militaires au Fezzân et avait fini après une série d'affrontements, par établir avec les élites garamantes une forme de *modus vivendi* fondé sans doute sur des avantages réciproques, comme il était d'usage avec d'autres peuples situés à la périphérie de l'*orbis romanus*.

91 La première expédition est celle de Cornélius Balbus en 20-19 av. J.-C, en réalité une série d'opérations de grande ampleur qui concernent non seulement le Fezzân lui-même, mais aussi l'ensemble de la Gétulie présaharienne, comme l'a établi J. Desanges (1957, p. 21-25 ; 1978, p. 189-190) : il est certain que Cornélius Balbus a fait campagne jusqu'à Garama\* (Germa), mais son Triomphe tel que le rapporte Pline mentionnant indiscutablement des régions sud-aurasiennes jusqu'au Hodna, il est donc vain de rechercher tous les noms cités à propos de cette affaire dans le Fezzân actuel. De même, en aucun cas, l'expédition romaine n'a pu atteindre le Niger, comme on avait pu le croire à tort à la suite d'H. Lhote (1954, p. 55). Une des colonnes de Cornélius Balbus atteint Garama après avoir suivi un itinéraire traversant la Phazanie par Cidamus, puis contournant à l'ouest la Hamada el Homra par la Hamada de Tinrhert (Desanges, 1980, p. 391). Selon Pline (V, 36), on arrive chez les Garamantes par Thelge (?), puis Dedris, où il décrit – en un poncif qui fait écho à l'évocation par Hérodote de l'oasis d'Ham-mon – une source alternativement chaude et froide selon le jour et la nuit. Il pourrait s'agir d'Edri dans le ouadi el Chati. Un premier itinéraire direct vers le Fezzân par Derj et Edri n'est donc pas à exclure. Mais deux accès plus courts ou plus faciles à partir de la côte de Tripolitaine, nous sont connus par un autre témoignage de Pline complété par celui de Ptolémée : il s'agit pour le premier de la route, "plus courte de quatre jours" suivie par Valerius Festus au début du règne de Vespasien dans une guerre menée contre les Garamantes et les habitants d'Oea (V, 38). Cette route était appelée Praeter Caput Saxi, expression dont la plupart des commentateurs ont vu à la suite de Duveyrier un exact équivalent arabe dans le Tariq à la Ras el Hamada : ce raccourci serait la piste qui, à partir de Garian, puis de Mizda longe vers l'est – par Gheriat et Scineref – l'extrémité de la Hamada el Homra jusqu'au Chati. L'autre route plus longue mais beaucoup plus facile parce que semée de points d'eau et pour cette raison interprétée par Pace (p. 167) comme celle suivie par Valerius Festus, passait par Bu-Njem, la Giofra (Socna) et le Gebel es Soda. Elle débouche à Sebha par la passe de Qunayr à travers la Ramla es Seghira, où, près de l'ancienne piste se remarque un curieux rocher anthropomorphe (Bräuner, p. 19) qui évoquerait, selon Lefranc, le Caput Saxi de Pline : soldats et camionneurs italiens le surnommaient "testa Garibaldi" ; il était d'usage de la saluer au passage, car elle marquait l'entrée du Fezzân (Lefranc, p. 311-312). La plupart des auteurs s'accordent néanmoins pour penser que cette dernière route ne représente pas le raccourci en question, mais bien l'itinéraire qui de tout temps avait constitué, avec quelques variantes possibles, la principale voie d'accès au Fezzân et au Grand sud à partir des ports de Tripolitaine. C'est, selon l'avis de Gsell (HAAN, IV, p. 138), l'itinéraire connu déjà du temps d'Hérodote et qui en 30 jours, conduisait du pays des Lotophages chez les Garamantes (Histoires, IV, 183). C'est celui suivi peut-être par Septimus Flaccus dans sa course de 30 jours également pour atteindre Garama et de là marcher contre les Éthiopiens ; plus sûrement encore, c'est celui de Julius Maternus, qui venu de Lepcis et ayant fait route à partir de Garama avec le roi des Garamantes, parvint en quatre mois au pays d'Agisymba\* (Ptolémée, Géographie, 1, 8, 4).

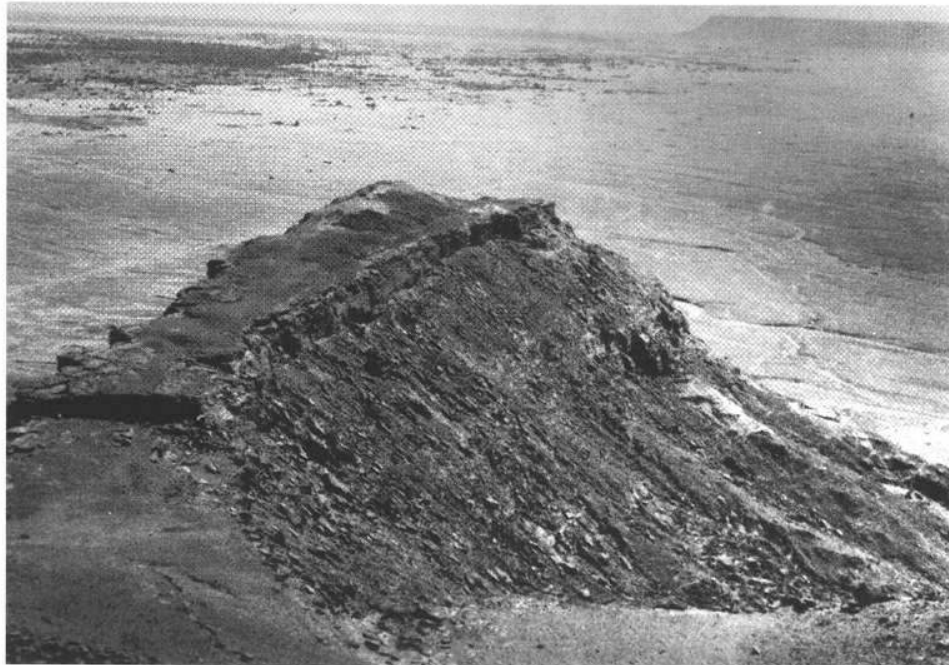
## Les Garamantes et le commerce saharien

92 Trois axes principaux pouvant comporter des variantes d'itinéraire en fonction de l'état des points d'eau, reliaient donc le Fezzân à la Tripolitaine. Il est remarquable de constater que sur chacun d'eux furent mis en place à l'époque sévérienne qui marque l'apogée du système du "limes", des garnisons ou des postes fixes de surveillance : à Ghadamès

(*Cidamus*) sur l'itinéraire occidental de la *Phazania*, à Gheriat sur l'axe médian le plus court, à Bu Njem sur la route la plus fréquentée à l'est.

- 93 Mais ici comme ailleurs, les contacts commerciaux de *negotiatores* avaient largement précédé la prise de contrôle permanente de ces axes par les militaires romains, comme le révèle l'abondance du matériel céramique importé découvert dans les agglomérations ou les nécropoles du Fezzân et datant des deux premiers siècles apr. J.-C, ou même de périodes bien antérieures (Mattingly, p. 37). Outre ces liaisons nord-sud avec la Tripolitaine, le Fezzân était raccordé à l'est avec l'Égypte à travers le désert de Libye par des pistes plus précaires mais qui ont conservé leur importance au Moyen Âge avec le pèlerinage de La Mecque. L'une d'elles (parcourue par Hornemann en 1799) reliait Le Caire à Mourzouk par Siwa, Augila et Zuila. Une autre, plus au nord, passait par Zela et Uaddan (dans la Giofra). Il est vraisemblable que l'expédition d'Okba atteindra le Fezzân en 22 (642) – avant Tripoli – en suivant un de ces itinéraires de l'intérieur, déjà fréquentés selon le témoignage de Pline (V, 26) par les relations romano-garamantes et par lesquels certaines influences égyptiennes sensibles dans les monuments funéraires auraient pu se répandre au Fezzân dès la protohistoire (Rebuffat, 1970, p. 7, 19).
- 94 Une autre dimension des liaisons qui s'organisaient au bénéfice des Garamantes à partir du carrefour Fezzânais est évidemment celle du commerce avec l'Afrique noire, en particulier celui des esclaves. Mais il n'est pas possible de transposer telles quelles dans l'antiquité les données du commerce transsaharien valables pour l'époque arabo-musulmane. Ainsi doit-on d'abord se résigner à une certaine prudence en identifiant les régions atteintes par les expéditions romano-garamantes conduites chez les "Éthiopiens" et au "pays d'Agysimba où se rassemblent les rhinocéros" : l'Air, le Kaouar ou encore les abords méridionaux du Tibesti assez aisément accessibles à partir du Fezzân paraissent plus vraisemblables que des régions plus éloignées comme le lac Tchad mais on ne peut rien dire de plus (Desanges, 1978, 200). Les importations d'articles de luxe (verre et poterie fine) découvertes au Fezzân laissent bien supposer un courant en retour vers les ports de Tripolitaine alimenté par les esclaves, les animaux de spectacle, l'ivoire et certains minéraux précieux (or et cornaline), mais nous manquons de données pour mesurer ce trafic à sa juste échelle (Mattingly, p. 156-157).

L'éperon de Zinhecra, ancienne capitale des Garamantes à 3,5 km au sud-sud-ouest de Germa. D'après Daniels.



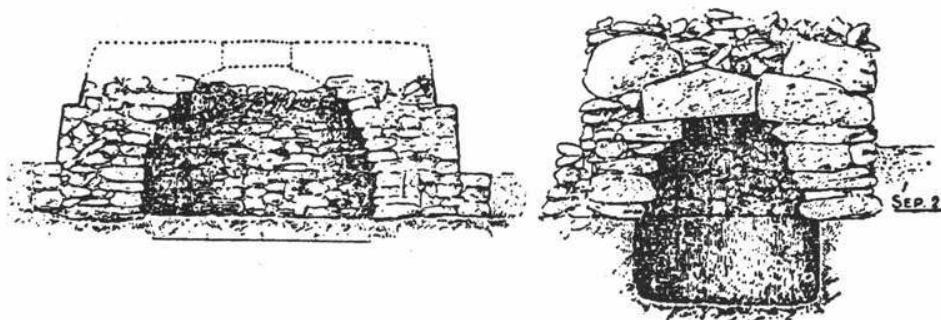
### Mise en valeur agricole et principaux établissements garamantes

- 95 La puissance de la confédération garamante s'explique pour une part par le contrôle de ces routes caravanières mais aussi par la mise en valeur agricole des oasis elles-mêmes. C'est cette dimension sédentaire de leur civilisation que les découvertes archéologiques effectuées en premier lieu par la mission italienne (en 1933-1934), puis par les Français (en 1949), enfin par les missions libyennes et anglaises (à partir de 1962) ont permis de révéler. Bien que des traces matérielles de cette civilisation – nécropoles et systèmes d'irrigation – aient été signalés dans les autres vallées du Fezzân, les découvertes les plus importantes et les plus caractéristiques concernent l'ouadi el Agial où se trouvaient les principaux établissements garamantes : *Garama\** et Zinhecra, à 3,5 km plus au sud-sud-ouest, qui semble l'avoir précédée comme capitale, sur un spectaculaire éperon barré fouillé par Ch. Daniels (1968).
- 96 Le paysage de l'ouadi el Agial se présente comme une pseudo-vallée resserrée entre la Ramla du Zellaf ou Edeyen d'Oubari au nord et le rebord de la Hamada de Mourzouk au sud qui domine la dépression linéaire par un escarpement festonné de 150 à 200 m de commandement.
- 97 L'ouadi a été décrit comme une "avenue de tombes" qui étaient en rapport avec ces établissements garamantes mais qui peuvent se suivre aussi tout au long de l'escarpement. Pour ces raisons, la vallée qui se développe, légèrement arquée vers le nord, sur une longueur d'environ 130 km et dont la largeur varie entre 2 et 12 km a été identifiée avec les célèbres "Gorges Garamantiques" (*pha-ranx* ou *fauces Garamanticae*) de Ptolémée (IV, 6, 3).
- 98 De nos jours, la portion habitée et cultivée n'est qu'une étroite bande axée sur la ligne de thalweg, plus près de la dune que de la falaise. La région est dépourvue de sources à la

différence de la vallée du Chati qui en possède de nombreuses, mais la profondeur de la nappe est faible, variant de 2 à 10 m d'est en ouest et l'eau est facilement atteinte – avant les forages récents – par des puits à *delou* de divers types : à échelle, chèvre) échafaudage ou balancier (Lethielleux, 1948, p. 81-112). Il n'en était pas de même dans l'antiquité où un énorme effort d'équipement hydraulique semble bien avoir été réalisé par le creusement de *foggaras* qui captaient la nappe artésienne au pied de l'escarpement sud de l'ouadi. Ces *foggaras* sont en effet très nombreuses : à certains endroits, elles courent parallèlement à moins de 20 m les unes des autres (Pauphilet, 1953,83). Daniels (1969, p. 17) n'en signale pas moins de 60 sur une distance de seulement 6 km dans l'ouâdi el Agial et il évalue leurs longueurs réunies dans la région de Germa à pas moins de 2000 km. De semblables installations ont été reconnues également dans l'ouadi de Bergiug et autour de Zuila. Mais la datation de ces installations n'est pas encore fermement établie. Bien qu'au Moyen Orient et en Perse, les *qanat* soient postérieurs à l'antiquité classique, Ch. Daniels tend à considérer que l'origine du système d'irrigation est ici à mettre en relation avec le développement de la culture des céréales et avec les premiers habitats permanents qui remonteraient à Zinchecria aux alentours du IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C, mais dont l'occupation se poursuivra jusqu'au IV<sup>e</sup>, après quoi la capitale des Garamantes s'établira dans la plaine, à Germa.

- 99 La main d'œuvre nécessaire à de tels travaux suggère l'idée d'une population énorme. Cependant, il est évident que ces *foggaras* ne sont pas toutes contemporaines et que le travail qu'elles représente a pu s'étaler sur de nombreux siècles. Les sépultures ont été estimées par les archéologues italiens à près de 60000 (Caputo, *Scavi*, p. 212), rien que pour l'ouadi el Agial (entre Tin Abunda et el Abiod), mais ce chiffre lui-même a été révisé à la hausse par Ch. Daniels qui estime que le total général devait en fait approcher trois au quatre fois cette valeur. Il suggère que la population maximale correspondante était probablement supérieure à 10 000 habitants et se serait maintenue à ce niveau élevé pendant une certaine durée (Mattin-gly, p. 34). Le Fezzân avait connu – avant même que soient noués les premiers contacts avec les Romains – un haut niveau d'occupation humaine rendu possible par le développement d'une économie agro-pastorale intensive et diversifiée.

#### Deux types de bazinas du Fezzân



à gauche bazina à degrés à chambre funéraire au dessus du sol ; à droite bazina cylindrique à fosse. D'après G. Caputo.

- 100 De celle-ci, on peut avoir maintenant quelque idée grâce aux investigations réalisées par l'équipe anglaise à Zinchecria à l'occasion des fouilles réalisées sur le piton fortifié et sur ses pentes (Van der Veen, 1992, p. 32-37). Il y a, bien sur, des indices de consommation de produits pastoraux (bovidés, moutons, chèvres mais aussi porcs). L'assemblage botanique

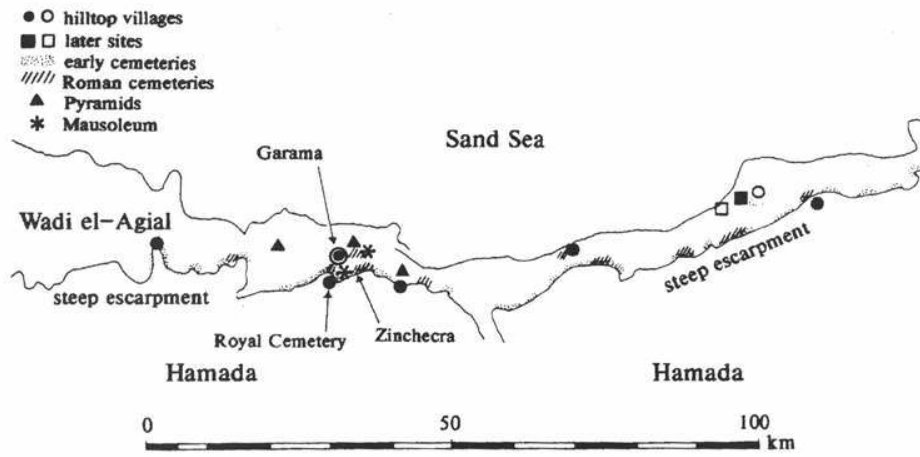


analysé révèle la présence de trois céréales principales : (*Triticum dicoccum*, *Triticum aestivum* et *Hordeum vulgare*) mais aussi de vigne, de tous les produits du palmier et d'une grande variété de plantes médicinales ou aromatiques. Les plantes sauvages présentes dans l'échantillonnage sont à peu près les mêmes qu'aujourd'hui dans la région, ce qui confirme que le climat et la végétation étaient assez comparables à ceux d'aujourd'hui, bien que le couvert végétal ait été sensiblement réduit par l'action humaine essentiellement, depuis l'antiquité.

## Sépultures et monuments funéraires

- 101 Quant aux sépultures elles-mêmes qui avaient fait l'objet d'une étude détaillée par Caputo (Scavi, p. 120-440), outre leur nombre élevé, elles se signalent par une diversité typologique qui pose le problème des influences ayant pu s'exercer à différentes époques de l'antiquité au Fezzân, carrefour par excellence des courants civilisateurs qui ont pénétré le Sahara.
- 102 Les sépultures de la région de Germa vont du simple tumulus aux pyramides à degrés, sans oublier le célèbre mausolée romain de Gasr Uatuat qui a pu être daté de l'époque des Flaviens et plus précisément de Domitien par la présence de céramique sigillée estampillée, datation en accord tant avec le type architectural à décor de palmettes du monument qu'avec les tombes à incinération de rite romain fouillées aux abords et contenant des amphores importées du I<sup>er</sup> siècle. C'est encore du I<sup>er</sup> siècle que remonte la tombe sanctuaire située au sud du mausolée et composée de deux enclos : un enclos sépulcral proprement dit et une sorte de vestibule qui pourrait être en relation avec le rite de l'incubation signalé déjà par Hérodote (IV, 172), à propos des Nasamons.
- 103 Les monuments funéraires fouillés dans la "nécropole royale" de Germa ou explorés en divers lieux du Fezzân (El Disa, El Hatir, El Charaig, Taglit, Tin Abunda, Ghat...) peuvent se ramener, d'après leur aspect extérieur, à quelques types principaux (Caputo, col. 399-406 ; Camps, p. 194) : 1/ le plus simple est celui des "idebnan" à bras ; 2/ le plus courant, celui du tumulus, amoncellement tronconique posé quelquefois sur un socle (correspondant au "steintumulus" de Frobenius) ; 3/ des petites tours surbaissées (comme à Taglit) ou "bazinas", selon G. Camps et qui peuvent être quadrangulaires ou le plus souvent circulaires. Un cas particulier correspond aux tombes à tambours correspondant aux "chouchet" des auteurs français (ou aux "basinaform" de Frobenius) présentant une disposition régulière des pierres ou des dalles, ces tombes sont fréquentes à Germa et à Ghat ; 4/ le type des pyramides à degrés de la nécropole d'El Charaig qui révèlent une influence égyptienne bien que la présence de céramique romaine ou même byzantine montre qu'elle est postérieure au début de notre ère ; 5/ le type le plus spectaculaire, comme à El Hatir, est celui des tombeaux tectiformes à deux rampants, en argile crue. Certains plus frustes, de la nécropole d'El Charaig, rappellent les greniers à mil du Soudan, voire même les termitières des pays intertropicaux.

Les sites garamantiques de l'oued el-Agial, d'après Mattingly



Stèle cornue de la tombe 52 de la Nécropole méridionale.



Photo G. Caputo.

Table d'offrande de la tombe 52 de la Nécropole méridionale.

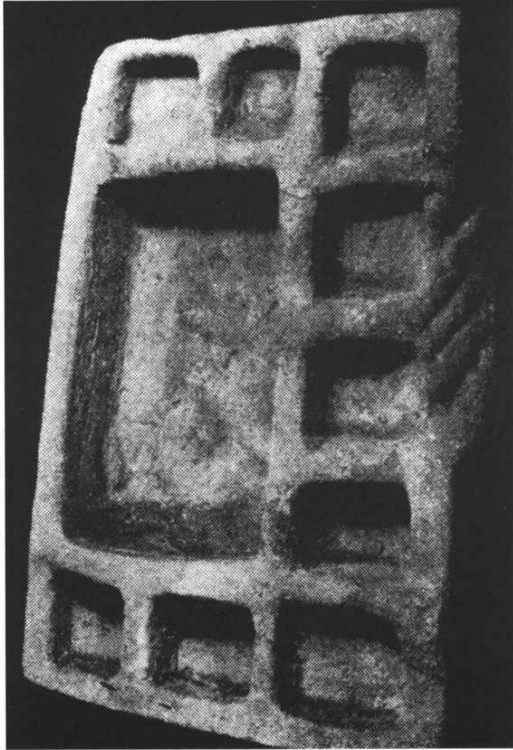


Photo G. Caputo.

La nécropole de Charaïg, tombes pyramidales en briques crues.



Photo Ruprechtsberger.

Nécropole d'El-Hatir, deux tombes pyramidales en briques crues.

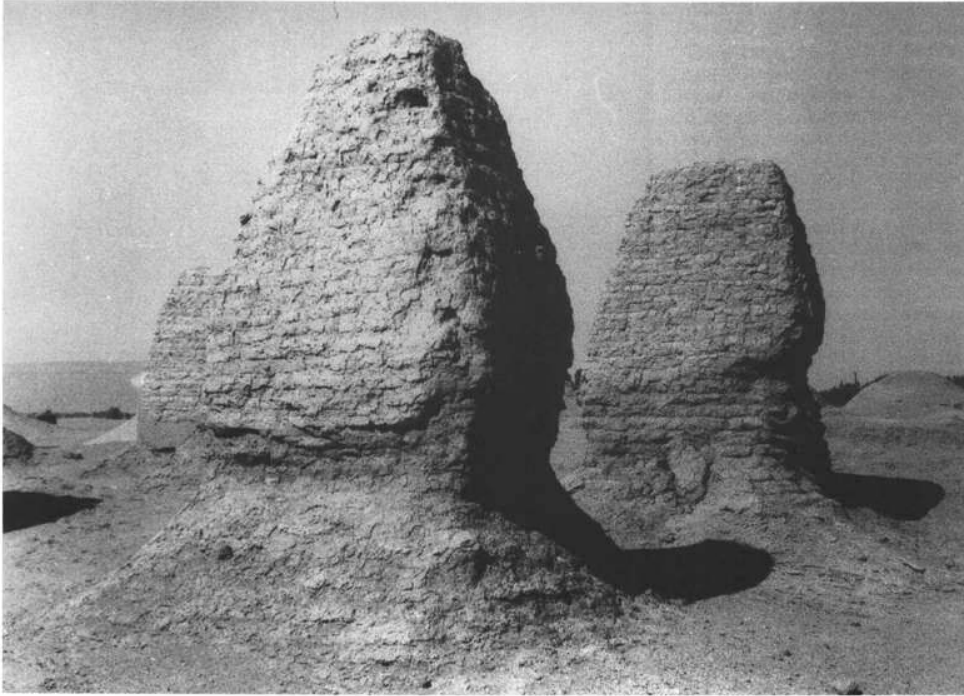
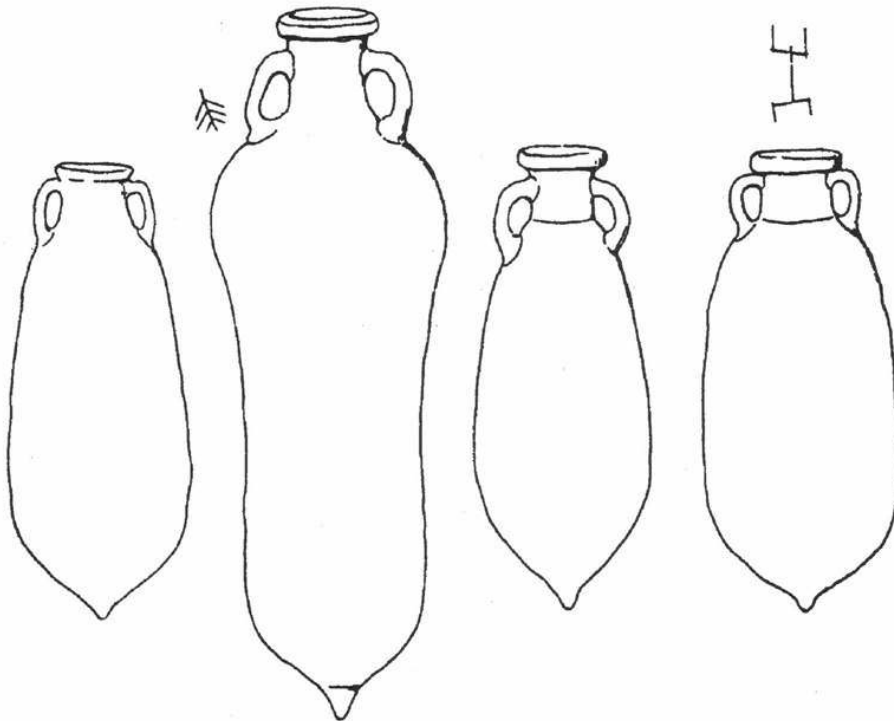


Photo Ruprechtsberger.

Amphores romaines de la tombe-sanctuaire de Germa. D'après G. Caputos.

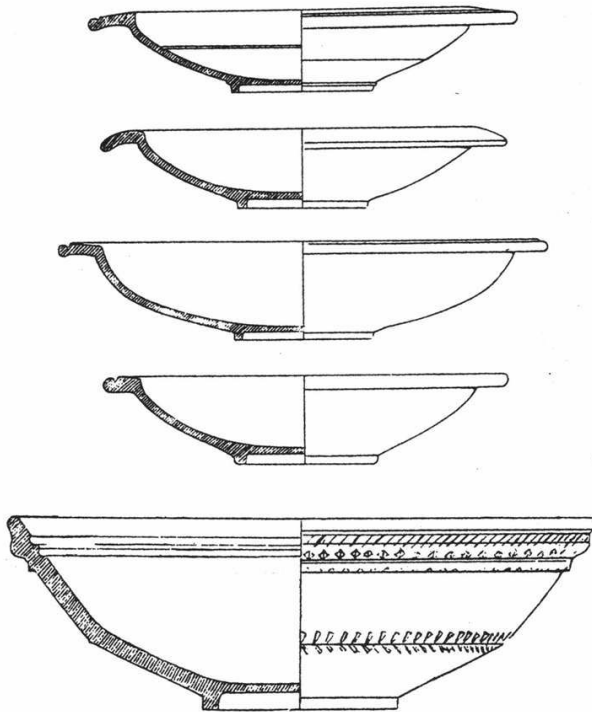


A gauche, une des amphores de la tombe-sanctuaire de Germa, à droite amphore déposée dans une tombe à incinération voisine du mausolée de Germa.



- 104 Un autre résultat intéressant des missions au Fezzân est d'avoir reconnu dans de nombreuses tombes, la présence de tables à offrandes, de stèles bicornes d'influence sémitique et d'obélisques disposés à l'est. Certaines stèles en forme de main, montrent une forte influence punique.
- 105 En résumé, le Fezzân n'avait pas attendu l'époque romaine pour s'ouvrir aux influences conjuguées du monde méditerranéen et des mondes africains, même si son importance commerciale, bien attestée par le matériel d'importation trouvé dans les tombes, n'a pu qu'être stimulée par les effets de la *Pax romana*. L'influence romaine a pu, dès lors modifier quelque peu l'aspect traditionnellement saharien de la civilisation garamantique, moins par le fait, exceptionnel, de l'intervention des militaires que par celle, plus banale, des *mercatores*, comme le montrent les tombes à incinération autour du mausolée de Germa. Dès l'époque byzantine, une certaine régression commence : les vases modelés remplacent les poteries tournées et le dernier aspect classique du Fezzân sont les murs de Zuila, byzantins par la technique de construction militaire et bâtis en 918-919 sur l'ordre d'Abdallah Ibn Mohamed, dynaste berbère.

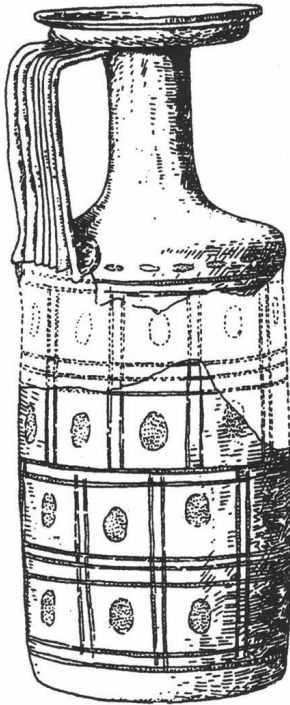
Écuelles en terre sigillée, en haut, de la Nécropole méridionale, en bas, de la nécropole d'El-Abiad.  
D'après G. Caputo



## Données anthropologiques

- 106 L'examen des restes osseux recueillis dans ces nécropoles à inhumation par S. Sergi (*Scavi*, col. 443-504) et par la mission française (1949) a fourni des renseignements sur les pratiques funéraires et sur les caractères anthropologiques des populations du Fezzân ancien.
- 107 Le recroquevillement du corps très largement répandu au Sahara est encore pratiqué à l'époque romaine. En fait, deux positions furent selon les cas données aux cadavres : soit simplement fléchi (la colonne vertébrale restant droite, seuls les membres sont repliés) soit fortement contractée au moyen de liens (les fémurs arrivant au contact du menton). Parmi les rites funéraires discernables, il faut signaler le dépôt de nourriture et d'ocre rouge, « une vieille tradition qui s'est maintenue en cette région isolée beaucoup plus tard qu'ailleurs ».
- 108 Sergi pense pouvoir reconnaître quatre types principaux dans les populations antiques du Fezzân : le premier surtout présent dans les tombes préromaines est un groupe méditerranéen, de haute taille, à crâne long et haut, dolicocephale à profil orthognate, face et nez étroit ; le second, dolicocephale moins élevé, à nez plus large avec des caractères semblables à ceux des Égyptiens antiques ; le troisième groupe présente une juxtaposition de caractères méditerranéens et négroïdes ; le quatrième est plus fortement négroïde.
- 109 Ces données qui s'étendent sur une longue période (de 550 av. à 500 apr. J.-C.) correspondent à l'époque où les Garamantes (du type 1) étaient en situation dominante ; ils étaient des Berbères d'un type très proche sinon identique aux Touareg actuels.

Bouteille en verre gravé, tombe 1 de la Nécropole monumentale. D'après G. Caputo.



## De l'introduction de l'Islam à la Jamahiriya libyenne (D'après J. Despois, *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle édition, p. 895-897)

- 110 Le Fezzân est resté longtemps à l'écart de l'expansion arabe bien que la tradition rapporte la conquête à une expédition d'Okba en 666. On sait seulement que Zawila fut fondée en 918 par un chef berbère, Ibn Khattab el-Hawwari dont les descendants, les Banu Khattab, dominèrent le Fezzân pendant les siècles suivant. Le pays est alors prospère, irrigué par des puits et des foggaras\*. Les principaux centres sont alors, Djerma, Sebha, Tsawa, Tmessa, bien que déjà les nomades Arabes, d'après Idrisi, commettent de grands dégâts dans les campagnes. Zawila s'entourent d'un rempart pour leur résister. En 1190, la dynastie des Banu Khattab succomba sous les coups d'un aventurier d'origine arménienne, Karakush al Guzzi, appuyé sur les tribus arabes Sulaym, des Bédouins nouveaux venus et déjà maîtres de la Tripolitaine.
- 111 Du XIII<sup>e</sup> au début du XV<sup>e</sup> siècles, le Fezzân est annexé au royaume noir du Kanem, sa nouvelle capitale est Traghen, à 70 km à l'ouest de Zawila. De cette domination des rois du Kanem, il résulta une croissance sensible du commerce avec le Soudan et une forte immigration de cultivateurs noirs qui accrut le métissage des Fezzânais. C'est de cette époque aussi que daterait l'abandon des foggaras. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, la domination du Kanem s'écroule et les Awalad Muhammad, des chétifs originaires du Maroc, deviennent maîtres du Fezzân et fondent une nouvelle capitale, Mourzouk qui fut en même temps un foyer d'arabisation et un centre caravanier ainsi qu'une étape importante pour les pèlerins se rendant à la Mekke ou en revenant.

- 112 Les Turcs, maîtres de Tripoli depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, durent le plus souvent reconnaître l'indépendance de fait du Fezzân. Les gouverneurs, victimes désignées, tombaient fréquemment sous les coups des assassins, les Turcs répondaient par des expéditions punitives (pilage de Mourzouk en 1679, interventions des troupes des Karamanli en 1716, 1718, 1732, 1811). En 1831, Les Nomades Awlad Sleman s'emparent du Fezzân mais les Turcs, revenus en Tripolitaine après la chute des Karamanli, assoient plus fermement leur autorité en établissant le même cadre administratif que dans les autres provinces de l'Empire ottoman. Le Fezzân fut un sandjak dépendant du vilayet de Tripoli et divisé en nahiya (districts), mais le pays avait mauvaise réputation et le gouvernement d'Istanbul n'hésita pas à y envoyer en exil des "Jeunes Turcs" civils et militaires.
- 113 En 1911, les Italiens s'emparent de Tripoli, mais ne deviennent véritablement maîtres de l'ensemble du Fezzân qu'en 1930. Pendant la période intermédiaire, les colonnes italiennes prennent possession des centres les plus importants, Brak, Mourzourk, Oubari, Ghat mais n'arrivent pas à soumettre les nomades galvanisés par la propagande senoussi. En fait, la résistance à la domination italienne ne cessa jamais complètement bien que le Fezzân connut alors une courte période de prospérité. Elle ne fut guère interrompue par l'intervention des Forces françaises libres sous les ordres du général Leclerc qui s'emparèrent facilement de Mourzouk puis de Sebha (janvier 1943). Depuis cette date jusqu'à la création du royaume de Libye en 1951, le Fezzân est rattaché aux Territoires du sud de l'Algérie. La création du Royaume uni de Libye, en décembre 1951, fit du Fezzân l'une des trois provinces autonomes de nouvel État. Quatre années plus tard les troupes françaises évacuaient le pays. Le règne de Muhammad Idris al-Sanusi fut interrompu en 1965, le colonel Kaddafi, à la tête de jeunes officiers désireux, un moment, d'associer Islam et Marxisme, exerce dès lors un pouvoir charismatique et centralisateur ; le Fezzân, comme les deux autres anciennes provinces autonomes, est désormais fondu dans la Jamabiriya libyenne et n'a plus d'histoire propre.

## BIBLIOGRAPHIE

### (Préhistoire et Art rupestre)

- AGHALI ZAKARA M., Drouin J., *Traditions touarègues nigériennes*, Paris, Harmattan, 1979, 112 p.
- BARICH B. (ed), "Archaeol. and environment in the Libyan Sahara ; The excavations in the Tadrart-Acacus", *Camb. mono. in African Archaeol.* 23, Oxford, BAR Int. Séries 1987, 368, 347 p.
- BERTHOUD S., "Gravures rupestres inédites au Messak Sattefet (Fezzân, Libye)", *Genève-Afrique, Acta Africana*, 1978 vol. 16, n° 1, p. 109-117.
- BELLAIR P., GOBERT E.-G., JODOT P. et PAUPHILET D., *Mission au Fezzân*, Instit. des Htes Et. de Tunis, 1953, 135 p.
- CASTIGLIONI A. et A., NEGRO G., *Fiumi di pietra*, Edizioni Lativa, Varese, 1986, 366 p.
- CIPRIANI L., 1-33, "Relazione preliminare delle ricerche eseguite nel Fezzân della Missione della R. Soc. Geogr. Ital", *Boll. R. Soc. Geogr. Ital*, ser. VI, vol. X, n° 6, p. 389-401.



- DALLONI M. et MONOD Th., *Géologie et Préhistoire (Fezzân méridional, Kaouar et Tibesti)*. Mission scientifique du Fezzân. Institut de Recherches Scientifiques, VI, Alger 1948.
- DIOLÉ P., “*Le plus beau désert du monde*” Albin Michel, 1955, Paris, 182 p.
- FALESCHINI G. et PALMENTOLA G., “Su alcune opere parietali della fase delle teste rotonde nella regione del Takarkori, nella Libia sud-occidentale”, in : “*l’Arte e l’ambiente del Sahara preistorico*”. Ed Calzani, Milano, 1993, p. 199-208.
- FOESSEL P. et S., *Le Saharien*, n° 127, 1993, p. 2. *Forschungen zur Umweltgeschichte der Ost-Sahara*, H. Barth-Institut, Kolm, 1998.
- FRISON-ROCHE R., “La traversée du Messak Settafet (mai 1948)”, *Carnets Sahariens*, Paris, Flammarion, p. 189-239.
- PROBENIUS L., *Ekade Ektab, die Felsbilder Fezzâns*, Harrassowitz, Leipzig, 1937, p. 91 pl.
- GAUTHIER Y. et C., “Nouvelles figurations humaines dans l’art rupestre du Fezzân (Libye)”, *Survey* V-VI, 1993, n° 7-8, p. 157-162.
- GAUTHIER Y. et C., “Hommes et théranthropes du Messak Mellet (Libye)”, *actes du colloque AARS, Ingolstadt*, 1994a, 21-23 mai 1993, p. 13-17.
- GAUTHIER Y. et C., “Animaux extraordinaires du Messak Mellet et du Messak Settafet (Fezzân, Libye)”, *INORA* 9, 1994b, p. 24-27.
- GAUTHIER Y. et C., “Scènes insolites du Messak (Fezzân)”, *Sahara* 6, 1994c, p. 90-93.
- GAUTHIER Y. et C., “Chars gravés à double timon au sud de Germa et bige peint de l’Akakûs : Nouvelles figurations de chars du Fezzân”, *Bul. Soc. Études et de Rech. des Eyzies*, n° 43, 1994d, p. 39-55.
- GAUTHIER Y. et C., “Nouveaux documents rupestres du wâdi In-Hagrîn et leur implication sur la classification de l’art pariétal du Messak (Fezzân, Libye)”, *BSP Ariège*, 1996a, t. L, p. 163-200.
- GAUTHIER Y. et C., “Monuments originaux du Messak et du Fezzân occidental (Libye)”, *Bul. Soc. Études et de Rech. des Eyzies*, 1996b, n° 45, p. 46-65.
- GAUTHIER Y. et LE QUELLEC J.-L., “Découvertes exceptionnelles au Messak Mellet (Fezzân sud-Occidental, Libye)”, *INORA* 4, 1993, 1-3.
- GAUTHIER Y. et C, MOREL A., TILLET T., *L’art du Sahara*, Éditions du Seuil, Paris, 1996, 140 p.
- GAUTHIER A., “Mammifères holocènes du Sahara d’après l’art rupestre et l’archéologie”, *Convegno intern. : “l’Arte e l’ambiente del Sahara preistorico, Milano”*, 1993, p. 261-267.
- GRAZIOSI P., “Incisioni rupestri di carri dell’uadi Zigza nel Fezzân”, *Rivista Africa Italiana*, 1935 XIII, vol. VI, n° 1-2.
- GRAZIOSI P., “Le incisioni rupestri dell’uadi Belheran nel Fezzân”, *Archivio per l’Antropologia e l’Etnologia*, 1936 XV, vol. LXVI, 1-4.
- GRAZIOSI P., *L’Arte rupestre della Libya*, Ed. mostra d’Oltremare 2 vol. Napoli, 1942, 326 p.
- GRAZIOSI P., 1970, “Recenti missioni per lo studio dell’arte rupestre nel Fezzân”, 1970, *Actes du Valcamonica Symposium d’Art Préhistorique*, 1968, p. 329-342.
- GRAZIOSI P., “L’arte rupestre dell’uadi Zreda presso Brach, nel Fezzân”, *Rivista de scienze preistoriche*, vol. XXXVT-Fasc., 1981, 1-2.
- HASSAN F.-A., “The predynastic of Egypt”, *J. Of World Prehistory* 2 (2), 1988, p. 135-185.

- HUARD P., ALLARD L., "Nouvelles gravures rupestres d'In Habeter (Fezzân sud-occidental, Libye)" *Bull. de la Soc. Préhist. Fr.*, 1971, t. 68, Et. & Trav., fase. 2, p. 618-628. Jacquet G., "Au cœur du Sahara libyen, d'étranges gravures rupestres", *Archeologia* 123, 1978, p. 40-51.
- JACQUET G., "Images d'un Sahara fertile", *Archeologia* 239, 1988, p. 34-41.
- JELINEK J., "Wadi Zreida. A north Fezzânese rock art site", *Anthropologie* XX/3, 1982, p. 219-245.
- JELINEK J., "Mathrindush, In Galgien, 2 important fezzânese rock art sites", *Anthropologie* XXII/2, p. 117-165, XXII/3, p. 237-268, 1984.
- JELINEK J., "Tilizahren, the key site of fezzânese rock art", *Anthropologie* XXIII/2, p. 125-268 et XXIII/3, p. 223-276, 1985.
- LAJOUX J.-D., *Tassili n'Ajjer*, Ed. Chêne, paris, 1977, 182 p.
- LE QUELLEC J.-L., "L'art rupestre du Fezzân occidental (Libye), Widyân Zrêda et Târût (Wâdi esh-Shâti)", *Camb. Mono. in Afri. Archaeology* 16, BAR Intern. séries 365, n° 22, 1987, 404 p.
- LE QUELLEC J.-L., "Gravures rupestres inédites à Gûr El-Lesât Fezzân septentrional (Libye)" Groupe vendéen d'ét. préhist, n° 12, 1984, p. 21-41.
- LE QUELLEC J.-L., "Les gravures rupestres de Shormet El-Greibât, Fezzân septentrional (Libye)", *Sahara* 2, 1989, p. 75-85.
- LE QUELLEC J.-L., "Les gravures rupestres du wâdi Hoddana (Fezzân septentrional, Libye)", *Soc. Études et Rech. des Eyzies*, n° 42, 1993, p. 23-47.
- LE QUELLEC J.-L., *Symbolisme et art rupestre au Sahara*, l'Harmattan, 1993, 638 p.
- LUPACCIOLU M., "Le due nuove stazioni di arte rupestre preistorica di Istanen I e Uan Ashraf (Tadrart Acacus, Sahara libico)", *Libya Antiqua*, vol. XV-XVI 1978-1979, 1987, p. 317-326.
- LUPACCIOLU M., "L'arte preistorica sahariana. Problematiche e metodologia della ricerca", in *Arte e culture del Sahara preistorico*, Catalogo della mostra, Quasar, Roma, 1992, p. 21-30.
- LUTZ R. et G., "Rock engravings in the SW Fezzân, Libya", 1993, Convegno internazionale : "L'arte e l'ambiente del Sahara preistorico", Milano, 1990, p. 333-358.
- LUTZ R. et G., *The secret of the desert. The rock art of Messak Sattafet and Messak Mellet, Lybia*, Golf Verlag, Innsbruck, 1995, 177 p.
- MORI F., *Arte preistorico del Shara libico*, Roma, De Luca, 1960, 62 p.
- MORI F., "Some aspects of the rock-art of the Acacus (Fezzân), and data regarding it", in *Prehistoric Art of the Western Mediterranean and the Sahara*, L. Perico Garci & E. Ripoll Perello ed., Chicago, 1964, 262 p.
- MORI F., *Tadrart Acacus, Arte rupestre e culture del Sahara preistorico*, Torino, Einaudi, 1965, 257 p.
- MORI F., "The earliest Saharan rock engravings" *Antiquity* XL VIII, 1974, p. 87-92.
- MUZZOLINI A., "Les images rupestres du Sahara". Ed. A. Muzzolini, Toulouse, 1995, 448.
- PACE B., SERGI S., CAPUTO G., "Scavi Sahariani : ricerche nell'Uadi el-Agial e nell'oasi di Gat". "Monumenti antichi", *Accademia Nazionale dei Lincei*, 1951, XLI : 152-551.
- PARADISI U., "Arte rupestre nel Harug el-Aswed (Fezzân nord-orientale)", *Libya antiqua*, vol. I, 1964, p. 111-113.

- PAUPHILET D., "Les gravures rupestres de Maknusa, Fezzân", *Trav. Inst. Rech. Sahariennes*, t. 10, 1953, p. 107-120.
- PESCE A., "Segnalazione di nuove stazioni d'arte rupestre negli Telssaghen e Mathendu-sh", *Rivista di Scienze Preistoriche XXII*, fase. 2, 1967, p. 393-416.
- POTTIER F et E., "Art de l'Acacus et des confins algéro-libyens", *Actes du 4<sup>e</sup> Colloque AARS*, Arles, 13-15 mai 1994, 1995, p. 25-27.
- PETIT-MAIRE N. et alié, *Le Shati. Lac pléistocène au Fezzân*, CNRS, Paris 1982, 118 p.
- RHOTERT H. et KUPER R., *Felsbilder aus adi Ertan und wadi Tarhoscht, (Südwest-Fezzân, Libyen)*, Akadem. Druck, Graz, 1972, 103 p.
- SCARIN E., "Distribuzione topografica delle incisioni rupestri recenti nel Fezzân", *Le Vie d'Italia e del Mondo*, t. XIII, n° 12, 1934, p. 1429-1 448.
- SOZZANI M., "Due carri al galoppo volante e un dipinto insolito nel Tadrart Acacus", *Sahara 3*, 1990, p. 101-102.
- SPRUYTTE J., *Attelages antiques libyens : archéologie saharienne expérimentale*, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996, 146 p.
- VACHER M., "Une étoile de David dans le Messak", *Le Saharien 78*, 1981, p. 19-21.
- VAN ALBADA A.-E. et A.-M., "Scènes de danse et de chasse sur les rochers du plateau noir en Libye", *Archéologia* 1990, n° 261, p. 32-45.
- VAN ALBADA A.-E. et A.-M., "Les gravures rupestres néolithiques du Sahara central", *Archéologia* 1992, n° 275, p. 22-23.
- VAN ALBADA A.-E. et A.-M., "Documents rupestres originaux du Messak Settaet (Fezzân, Libye)", *Convegno intern. : "l'Arte e l'ambiente del Sahara preistorico"*, Milano, 1993, p. 547-554.
- VAN ALBADA A.-E. et A.-M., Art rupestre du Sahara : Les pasteurs-chasseurs du Messak libyen, *Les Dossiers d'Archéologie*, p. 46-59.
- ZIEGERT H., "Dor el Gussa und gebel Ben Ghnema. Zur nachpluvialen" "Besiedlungsgeschichte des Ostfezzân" Wiesbaden, 1967.
- Histoire et Géographie Humaine
- CAPUTO G., et al, *Il Sahara Italiana. I : Fezzân e Oasi di Gat*, Rome, Società Geografica Italiana, 1937, p. 243-330.
- MERIGHI A., *La Tripolitania antica*, I, Airoldi, Verbiana, 1940.
- DESPOIS J., *Géographie humaine. Mission scientifique au Fezzân. Instit. de Rech. sahar.*, III, Alger 1946.
- LETHIELLEUXJ., *Le Fezzân, ses jardins, ses palmiers*, Tunis, Pubi, de L'IBLA, 1948, 253 p.
- GAUTHIER E.-F., *Le Sahara*, Paris, Payot, 1950, p. 179-186.
- PACE B., CAPUTO G, SERGI S., *Scavi sahariani. Ricerce nell'Uadi el-Agial e nell'Oasi dit Gat, Monumenti antichi*, SIA, 1951, 200 p.
- BELLAIR P., GOBERT E.-G., JODOT P., PAUPHILET D., *Mission au Fezzân (1949)*, Tunis, Institut des Hautes Études, 1953, 135 p.
- CAPOT-REY R., *Le Sahara français*, Paris, PUF, 1953, 564 p.

GOODCHILD R., *Oasis forts of Legio III Augusta on the routes to the Fezzân*, Papers British School Rom, 22, 1954, p. 56-68.

LHOTE H., "L'expédition de Cornélius Balbus au Sahara en 19 av. J.-C", *R. Afr.*, 98, 1954, p. 41-83.

CAUNEILLE A., "Le nomadisme des Mgarha", *Trav. de l'Institut de recherches sahar.*, t. XII, 1954, p. 41-67.

CAMPS G., "Du nouveau sur l'archéologie du Fezzân", *Trav. de l'Institut de Recherches Sahariennes*, 13, 1955, p. 189-198.

DIOLÉ PH., *Dans le Fezzân inconnu*, Paris, Albin Michel, 1956, 232 p.

DESANGES J., "Le triomphe de Cornelius Balbus (19 av. J.-C.)", *R. Afr.*, 101, 1957, p. 5-43.

AYOUB M.-S., *Excavations at Germa the capital of the Garamantes*, Tripoli, Department of Antiquities, 1962.

DESANGES J., *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 1962, p. 93-96, 129-131.

BRAÜNER H., *Fezzân*, Nuernberg-Bayreuth, Libyen-Verlag, 1964, 66 p.

AYOUB M.-S., *Excavations in Germa between 1962 to 1966*, Tripoli, Department of Antiquities, 1967.

DANIELS CH., "Garamantian excavations : Zinchebra 65-67", *Lybia Antiqua* 5, 1968, p. 113-194.

DANIELS CH., *The Garamantes of Southern Libya*, Cambridge, The Oleander Press, 1970, 47 p.

REBUFFAT R., "Routes d'Égypte de la Libye intérieure", *Studi Magrebini III*, Naples, Istituto Universario Orientale, 1970, p. 1-21.

CUOQ J.-M., *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilad al-Sudan)*, Paris, CNRS, 1975, p. 72, 152-154, 212, 332.

EUZENNAT M. et TROUSSET P., "Le camp de Remada, fouilles inédites du Commandant Donau (mars-avril 1914)", *Africa*, V-VI, 1978, p. 111-190.

DESANGES J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, École fr. de Rome, 1978, p. 189-213.

DESANGES J., *Pline l'Ancien Histoire Naturelle V, 1-46, L'Afrique du Nord*, Paris, Belles Lettres, 1980, p. 61-63, 376-414.

SALAMA P., "Le Sahara pendant l'Antiquité classique", *Histoire Générale de l'Afrique, II, Afrique ancienne*, Jeune Afrique/Stock/Unesco, 1980, p. 553-574.

LEFRANC J.-PH., "La géologie, Pline l'Ancien et l'itinéraire de Cornelius Balbus (20 avant Jésus-Christ), nouvelles identifications", *Histoire et Archéologie de l'Afrique du Nord, III Colloque international (Montpellier, avril 1985)*, Paris, 1986, p. 303-316.

DANIELS CH., "Excavations and Fieldwork amongst the Garamantes", *Libyan Studies* 20, 1989, p. 45-61.

RUPRECHTSBERGER E.-M., "Die Garamanten", *Antike Welt*, 20, 1989, 72 p.

VAN DER VEEN M., "Garamantian Agriculture : The Plant Remains from Zinchebra, Fezzân", *Libyan Studies*, 23, 1992, p. 7-39.

MATTINGLY D.-J., *Tripolitania*, Londres, BT. Batsford Ltd, 1995, 265 p.

## INDEX

**Mots-clés** : Antiquité, Art rupestre, Fezzan, Géographie, Préhistoire, Protohistoire, Sahara